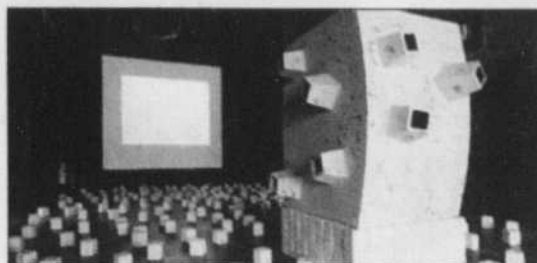


LIVRES

Un commerce vraiment «équitable»?
Page E 2



DE VISU

L'art salé
Page E 6



Livres et Culture

Serge Losique persiste et signe...

Il y a deux ans, qui parmi les parieurs aurait misé sur la tenue d'un trentième FFM? Une folle saga plus tard, celui-ci demeure debout.



SOURCE NEWS.COM

ODILE TREMBLAY

Le FFM a 30 ans, et l'on n'ose dire toutes ses dents. Désargenté, sonné, mais dur à cuire, il revient hanter la scène culturelle du 24 août au 4 septembre. Au programme: 215 longs métrages, sans compter les courts et les moyens. Comme si le ciel ne lui était pas tombé sur la tête. Comme si... comme si...
Il y a deux ans, qui parmi les parieurs aurait misé sur la tenue d'un trentième FFM? Une folle saga plus tard, celui-ci demeure debout. Faut-il rappeler que les institutions publiques, Téléfilm Canada et la SODEC, avaient désavoué le Festival des films du monde au profit de la créature du Festival international des films de Montréal (FIFM) piloté par l'Équipe Spectra, morte au berceau?

nancement de l'État depuis deux ans, puisant de toute évidence dans ses propres goussets. L'entêtement du grand capitaine, à la proverbiale tête de cochon sous sa casquette, refusant de sombrer dans la tempête, a forcé l'estime de bien des observateurs.

Les grandes années du FFM ont beau être dans son sillage, avec les sourires envolés de Gloria Swanson et de Giulietta Masina, et les silhouettes mythiques de Godard et de Fassbinder, le festival roule toujours. Ses hommages à Bulle Ogier et à Bruno Ganz, ainsi que son jury, auquel siège l'actrice américaine Kathy Bates, lui font d'ailleurs plutôt honneur en 2006.

Quelques distributeurs qui participaient l'an dernier au festival concurrent sont revenus dans le giron du FFM. Pierre Brousseau, des Films Séville, a offert quatre œuvres au Festival des films du monde, dont *Fauteuil d'orchestre* de Danièle Thompson et *Nestor ou les oubliés* de Benoît Pilon. «Je voulais, pour le 30^e anniversaire, serrer la

main de Serge Losique, dit-il simplement. Il nous a tous impressionnés.»
Même Roger Frappier, de Max Films, si actif dans la création du défunt FIFM, a accepté de présenter *La Vie secrète des*

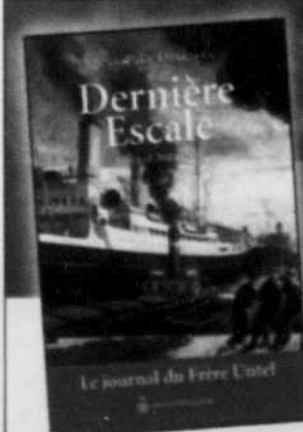
gens heureux de Stéphane Lapointe en guise de film de clôture. «Ça ne sert à rien de se réinstaller dans la guerre des festivals. Et le FFM a toujours été un excellent tremplin pour les films québécois», précise-t-il.

C'est bien pour dire... Longtemps conquis par la critique et la profession, qui voyaient en lui une formule

VOIR PAGE E 7: LOSIQUE

Une formule essoufflée?

Serge Losique, l'étrange et controversé président du FFM, se passe du fi-



Le dernier journal du Frère Untel

Maintenant en librairie

Passer du ministère de l'Éducation à *La Presse* et de *La Presse* au Campus Notre-Dame-de-Foy, par exemple, furent des changements importants, mais aucun de ces changements n'a été vécu comme une dernière escale. Tandis que passer de la résidence Champagnat du Campus Notre-Dame-de-Foy (où j'étais un simple locataire retraité) à une chambre d'infirmier, cela s'appelle une dernière escale.

— Jean-Paul Desbiens www.septentrion.qc.ca

Le saumon



Louis Hamelin

Je ne lis pas toujours les recommandations critiques (équivalent littéraire des lettres de recommandation) dont s'accompagnent à l'occasion les envois des éditeurs. Aux États-Unis, un gros roman qui parle des Indiens ne peut plus aujourd'hui se passer de la sanction de Jim Harrison. Et si c'est plutôt des cow-boys qu'il a à proposer, vous aurez droit, c'est garanti, au grain de sel d'Annie Proulx. Mais parfois, ça vaut le détour, comme quand le dernier livre de Raymond Carver vous arrive enveloppé dans un texte de Philippe Djian écrit pour *Les Inrockuptibles*. Egal à lui-même. Je ne peux pas résister au plaisir de reproduire les quatre premières phrases: «Comment appeler ça? Comment appeler cette réticence? Quand on ne veut pas partager avec n'importe qui. Comment appeler ça?»

Mon cher, la langue française contient quand même deux ou trois vocables qui pourraient l'être utiles. Puis-je me permettre de suggérer *égoïsme*? Car l'impayable présentateur ajoute ensuite: «Je n'ai pas envie de voir les bouquins de Raymond Carver fleurir entre toutes les mains, désolé.» Bon. Il est un peu tard, sans doute, pour ramener Carver dans le rang des complets anonymes, ou même de ces auteurs dits confidentiels, mais une bonne manière de lui épargner les affres posthumes de la célébration par le grand public serait peut-être de commencer par refuser de faire cette page de réclame imprimée à 90 000 exemplaires. Sacré Djian! Le Johnny Halliday de la littérature... L'art d'être inauthentique. Une voix qui est une posture bidon parfaitement assumée. Raccourci, en plus.

Dans ce texte sur Carver, l'adresse au lecteur atteint un sommet de mièvrerie putassière: «Vos poils ne se hérissent-ils pas sur vos bras? Si? Vous sentez?» L'interpellation directe du lecteur est un truc d'écriture dont on a tort d'abuser. Je suis encore capable de lire Foglia, dans *La Presse*, mais certains matins ça passe un peu juste. Comme si, à chaque phrase, je vous apostrophais, oubliez de cette nécessaire distance qui est l'essence même de la communication littéraire, et que, non seulement je ne cessais de vous relancer (comme une manière servile plutôt que vraiment insolente de secrètement réclamer votre approbation) mais, en plus, je vous mettais tous dans le même sac et prenais plaisir à systématiquement vous rabaisser en tant que petit-bourgeois, apôtres de l'extrême centre, lecteurs de Lysiane Gagnon et autres banlieusards profonds. Si? Vous voyez?

L'art de se compliquer la vie

Si Raymond Carver avait été Français, il se serait appelé Raymond Sculpteur, et s'il avait été sculpteur, il aurait gossé du bois à Saint-Jean-Port-Joli plutôt que *Les Bourgeois de Calais* dans le septième



Raymond Carver

SOURCE ED. DE LA MARTINIÈRE

arrondissement. Le genre artisan. Le genre, aussi, à tâcher d'éviter de compliquer inutilement (ou même utilement) les choses: prose, poèmes. Le plus grand talent de Raymond Carver ayant toujours été, c'est un fait connu qui continue de transparaître à chaque page qui nous vient de lui, de se compliquer plutôt la vie.

Parus deux ans avant sa mort survenue en 1988 à l'âge de cinquante ans, voici donc des poèmes. Appartenant à ce courant qu'il est maintenant convenu d'appeler *poésie narrative* et qui est l'art de tronçonner un texte en vers libres, une découpe assez souvent aléatoire en apparence, nonobstant la question du rythme et des sonorités, comme pratiquée par un homme distrait tranchant du saucisson.

Il y a un verre de lait sur le comptoir, surtout pas de vin, en cette énième tentative d'arrêter de boire. En face de l'homme, au-delà du plan de travail de la cuisine, l'océan Pacifique. Un ruisseau ou viennent parfois marsouiner de belles truites passe pratiquement sous la maison. J'ai écrit saucisson? Je voulais dire *baloney*, bien sûr. Carver aime les choses simples: la pêche, la neige, les mots, la mort.

Poésie narrative, donc. L'homme qui la couche par écrit est assis face à l'Orient et ça paraît. Loin des mantras *made in America* d'un Allen Ginsberg, beaucoup plus proche de cet idéal d'un haïku déposé tel le cristal de givre du matin sur un brin d'herbe sur lequel a cessé depuis longtemps de souffler l'exubérance cosmique de Walt Whitman, les «poèmes» rassemblés ici s'écrivent néanmoins avec une sorte de nonchalance, presque d'indifférence. Celle d'un regard promené autour de soi pendant qu'on pense à autre chose, et qui sans prévenir pénètre soudain à l'intérieur de la mémoire et éclaire au hasard les pièces et les couloirs de cette immense maison d'escargot qu'un homme porte sur son dos. Un regard qui n'aspire plus ni à conquérir, ni même à comprendre. Qui se contente d'enregistrer et de trancher, comme le couteau dans la chair et les boyaux du saumon ramené à terre.

Et justement, on est porté à se demander: entre la concision magique du haïku et le court texte en prose, pourquoi ne pas avoir tranché?

Dans ces pages, Carver se montre à son meilleur quand il opte franchement pour la densité poétique: «Eau parfaitement calme. Parfaitement incroyable. / Des nuées d'oiseaux se meuvent / avec

nervosité. Bien assez de mystère là-dedans.» Il décoit au contraire quand, recourant à des trucs d'écoliers, il s'emploie, sur un sujet éculé, à étirer la sauce trop mince de son inspiration: «La voiture au pare-brise fissuré. / La voiture à la soupe foutue...» Et ainsi de suite, au fil de 50 lignes commençant toutes par les deux mêmes mots. Franchement! Et puis, pneu ou poème, le souffle de Carver se fait inégal ici, tombe à plat le plus souvent.

La traduction est parfois en cause. Désespérément en quête de musique, on est parfois forcé de reconstituer le texte original afin d'y remonter en douce. Première phrase du premier poème: «Ce matin était bien.» Ouché! «This morning was fine.» est un peu mieux. Ailleurs, l'auteur phare de l'école minimaliste, qui comme tous les auteurs phares aura passé une bonne partie de sa vie à essayer de prendre ses distances d'avec ce courant dont des scouts critiques bien intentionnés l'ont élu chef de file sans lui demander son avis, pratique la citation avec des résultats plus (une lettre de Renoir devient un poème) ou moins (une lettre de Kafka devient un poème) heureux. L'auteur, encore une fois, se contente de découper, ce qui me rappelle le cas connu de ce romancier qui fit passer comme une lettre à la poste un article de magazine féminin haché en vers par ses bons soins dans une revue littéraire cotée. De la part d'un homme qui, de son vivant, s'est fait un devoir de tourner le dos aux trucs de la littérature, nous méritons mieux.

C'est du Carver, pas du grand Carver, et ça donne une lecture à côté de laquelle Patrice Desbiens, qui pratique le même genre de narration déguisée, a tout du bout-en-train joviériste! «Nous pourrions sous terre bien assez tôt. / Il ne s'agit pas là d'un principe mais d'un fait», nous avertit le petit gars de l'Oregon. Et... «comme Hemingway le fait remarquer avec raison, toutes les histoires, si elles sont menées assez loin, se terminent par la mort».

Homme vieillissant face à la mer, tes poèmes sont des airs de poèmes, ne sont pas ce qu'ils sont, pareils en cela aux leurres avec lesquels tu pêches. Le lecteur peut se tromper, un Philippe Djian les gobe. Le roi saumon de tes rêves les dévorant par simple agacement.

Collaborateur du Devoir

LA VITESSE FOUDROYANTE DU PASSÉ

Raymond Carver
Traduit de l'anglais
par Emmanuel Moses
Éditions de l'Olivier
Paris, 2006, 183 pages

Commerce équitable?

«Les consommateurs sont pris pour des cons», estime Christian Jacquiau

FABIEN DEGLISE

La question s'impose forcément dans les allées d'un supermarché ou devant le comptoir d'un commerce spécialisé: en payant plus cher le café, le thé ou le sucre certifié équitable, aide-t-on vraiment les petits producteurs du Sud à s'en sortir, comme le dit la chanson? Pas vraiment, répond, «avec un peu de tristesse» d'ailleurs, Christian Jacquiau, économiste et ex-adepte désabusé du café qui donne bonne conscience.

Selon lui, le doux rêve d'un commerce équitable censé unir, au nom d'un juste partage des richesses, les Montréalais, Parisiens ou New-Yorkais aisés avec les pauvres mexicains, guatémaltèques ou boliviens, serait mince sur le point de s'envoler en fumée. Ce serait la faute de certificateurs complaisants et peu transparents, mais aussi celle d'une industrie de la bouffe et de la grande distribution qui, en se jetant à bras raccourcis sur ces produits de niche, risque de leur faire perdre tout leur sens, dénonce cet homme dans *Les Couloirs du commerce équitable. Mensonges et vérités sur un petit business qui monte*.

Avec cette brique de 500 pages lancée dans la mare du commerce équitable, Jacquiau sonne désormais l'alarme. «L'idée d'un commerce où chaque partie reçoit sa juste part est intéressante, résume l'auteur, joint cette semaine par téléphone dans sa banlieue parisienne, mais elle est en train de dériver. Si l'on ne fait pas attention, il ne va pas rester grand-chose. Et ce serait dommage...»

Tout ça, pour ça

Le bateau aurait déjà de l'eau dans la cale, à en croire celui qui signe cette enquête étourdissante visant à faire ressortir ce que les promoteurs du commerce équitable aimeraient bien garder loin des consommateurs et de leur bonne conscience. Comme, par exemple, le véritable gain que tirent les producteurs de café du Sud de ce prétendu nouveau modèle d'échange.

Selon les chiffres fournis par Max Havelaar, le géant européen du commerce équitable — représenté au Canada par une «organisation sœur» comme Transfair, indique son site Internet —, chaque caféiculteur passé de la filière inéquitable à la filière équitable touche finalement... 70 \$ de plus par année, soit près de 6 \$ de plus par mois. Et, «contrairement à ce qui est prétendu, ces 6 \$ par mois bien symboliques ne reviennent pas directement aux producteurs mais plutôt aux coopératives (dans lesquelles ils se sont regroupés), qui ne reversent la quote-part revenant aux paysans qu'après avoir prélevé leurs propres frais de fonctionnement», écrit Jacquiau. Frais qui comprennent d'ailleurs étrangement une redevance versée par ces coopératives aux certificateurs (des organismes du Nord) pour avoir le droit de s'en sortir en faisant des affaires avec eux.

«Si un prix Nobel du marketing équitable devait un jour être décerné, nul doute qu'il irait aux concepteurs de cette mutation de la posture solidaire en imposture équitable», écrit-il à propos de cette règle jugée «obscène».

Six dollars par mois, ou vingt cents par jour, frais en moins. Cette donnée peut laisser perplexe. «Surtout après 20 ans

d'existence de ce modèle qui devait pourtant changer les choses», ajoute l'économiste, auteur en 2000 d'une enquête tout aussi percutante sur le monde de la grande distribution en Europe. «Dans ce contexte, le surcoût de 15 à 20 % imposé aux consommateurs du Nord pour des produits équitables peut paraître démesuré.»

Sans doute... sauf bien sûr pour les nombreux «acteurs» du commerce équitable qui, contrairement aux paysans, semblent trouver le concept très payant. C'est le cas entre autres, explique-t-il dans son bouquin, des transporteurs, qui avec des navires battant pavillon de complaisance et du personnel traité en conséquence font passer le café acheté de manière équitable dans le Sud vers le Nord au même coût et en tirant le même profit (non redistribué, on s'en doute) qu'avec le café non équitable.

Les torréfacteurs profitent également de cette manne en transformant le grain équitable pour le rendre infusable contre la même somme d'argent, ou parfois plus, que dans la filière traditionnelle, explique Jacquiau, qui remet en question au passage la règle de la suppression des intermédiaires que vantent souvent les penseurs du commerce équitable. «En fait, au lieu de commerce équitable, on devrait parler de matière première équitable», dit-il. Mais bien sûr, le concept serait moins racoleur.

Commerce de l'équitable

Les grandes chaînes de distribution n'aimeraient pas d'ailleurs cette vision un peu plus lucide de la chose, elles qui depuis quelques années ont jeté leur dévolu sur ce type de produits pour répondre aux besoins des consommateurs, mais aussi pour se donner une image de «bon citoyen», comme dirait l'autre. Nestlé, Kraft, McDonald's et même Wal-Mart ont succombé ou sont sur le point de le faire. «On est passé du commerce équitable au commerce de l'équitable», dit l'auteur. «Aujourd'hui, il y a une guerre dans le café [en ra-

son d'une surproduction provoquée par le Brésil et le Vietnam] et, dans ce contexte, pour démarquer un produit, le label équitable devient payant... avec ces marges aussi élevées que son prix, que des consommateurs n'hésitent pas à payer pour se donner, entre deux bananes inéquitables et un pot de Cheez Whiz, un peu de bonne conscience. Aveuglement.

C'est là que le bat blesse. «Les consommateurs sont pris pour des cons», affirme Jacquiau. C'est ce qui est scandaleux. On joue avec leur sensibilité, on leur dit que leur geste d'achat peut changer les choses, mais finalement on les trompe sur la vraie nature de ce commerce dit équitable. Et il ajoute: «Oui, quand on sait où le néolibéralisme mène, le commerce équitable, c'est mieux que rien. Mais il faut garder les yeux ouverts: c'est très peu.»

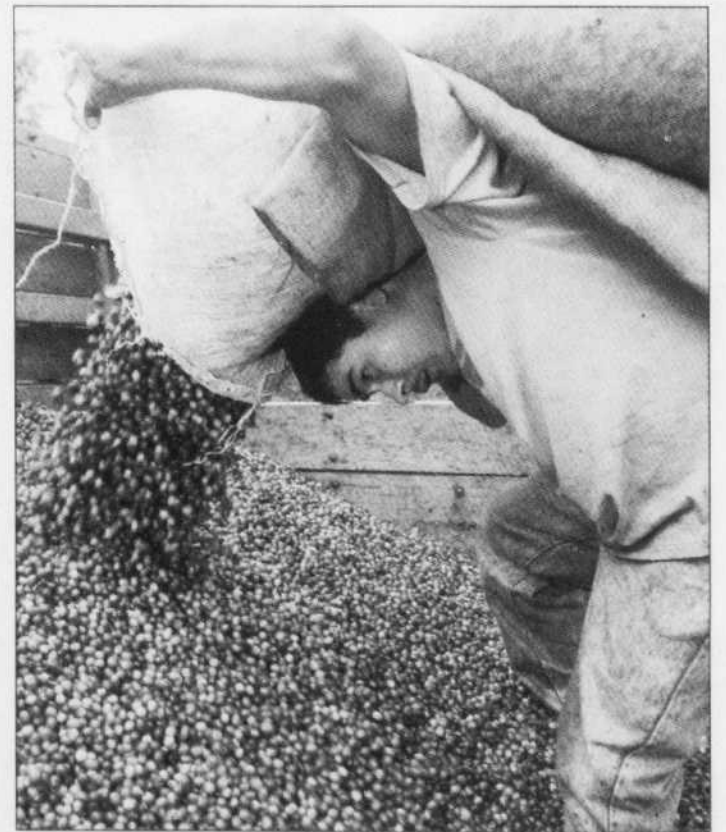
L'homme n'est pas pessimiste pour autant, assurant que l'idée d'un commerce plus juste conjuguant les profits au temps du partage mieux organisé est plus qu'une simple utopie en train de foirer. «C'est une idée géniale», dit-il. Il en appelle d'ailleurs à une réflexion collective sur les normes et les exigences à mettre en place, dans la transparence et loin des certificateurs actuels (qui sont selon lui juges et partis), afin de redonner à ce commerce l'élan qu'il mérite. «Le pire avenir pour ce concept, ce serait l'inertie. Le risque est là. Les gens pourraient se dire: on n'a pas besoin de rien changer puisqu'il y a le commerce équitable... qui finalement, comme bien des révolutions, ne change pas grand-chose, selon lui.

Le Devoir

LES COULISSES DU COMMERCE ÉQUITABLE

MENSONGES ET VÉRITÉS SUR UN PETIT BUSINESS QUI MONTE

Christian Jacquiau
Mille et une nuits
Paris, 2006, 476 pages



JORGE SILVA REUTERS

Chaque caféiculteur passé de la filière inéquitable à la filière équitable touche finalement... 70 \$ de plus par année, soit près de 6 \$ de plus par mois.

EN BREF

Stéphane-Albert Boulais: retour au pays natal

«Serais-tu capable d'écrire sur le pouls d'une roche?», demande un ami au narrateur du dernier roman de Stéphane-Albert Boulais. Relevant le défi, celui-ci invente une histoire étrange d'amour, d'améthyste brisée et de retour aux sources. Une intrigue que tentera de démêler la jeune scientifique Anna Estula, Théroïne du *Sablier du Grand Zor*, un conte romanesque dans la veine de la série de Blisse (quatre tomes parus aux Écrits des Hautes-Terres entre 1995 et 2001) et premier volet de *La Trilogie de Lo*. «Personnage» extravagant de quelques films de Pierre Perrault — on a tous en mémoire sa verve de poète inspiré dans *La Bête lumineuse* (1982), le temps d'une chasse entre hommes dans l'arrière-pays outaouais —, Stéphane-Albert Boulais mélange une fois encore l'imaginaire et la réalité, les légendes de son coin de pays et sa propre mythomanie de créateur de mondes. En alchimiste patenté, prenant pour décor la région de Maniwaki et de la Haute-Gatineau, il nous entraîne ainsi avec intrigue et humour aux sources d'un pays «courtisé par des missionnaires exal-

tés, des bûcherons entêtés et des draveurs intrépides». — *Le Devoir*

Abla Farhoud primée en France

L'écrivaine montréalaise d'origine libanaise Abla Farhoud a récemment remporté le 8^e Prix du roman francophone pour *Le Fou d'Omar* (VLB, 2005). Décerné chaque année depuis 1999 par un jury populaire réuni à l'initiative de la Médiathèque d'Issy-les-Moulineaux, en banlieue de Paris, le prix récompense un roman écrit en langue française par un auteur de nationalité étrangère. «Avec beaucoup de finesse et d'amour», écrit le jury présidé cette année par l'écrivain Arno Bertina, *Abla Farhoud plonge au cœur des êtres pour en révéler les failles secrètes, les blessures jamais guéries et l'immense solitude à laquelle chaque individu tente d'échapper dans sa quête d'identité et sa recherche du bonheur.* Parmi les précédents lauréats: Jean-François Beauchemin, en 2005, pour *Le Jour des corneilles* (Les Allusifs), ainsi que l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, en 1999, pour *En attendant le vote des bêtes sauvages* (Le Seuil). — *Le Devoir*

Étudiant un jour. Membre toujours.

Même si vous n'avez plus le statut d'étudiant, et même si vous n'avez plus votre carte, vous êtes encore membre de votre coopérative CoopSCO. Alors, profitez des nombreux escomptes offerts par votre ancien regroupement coopératif en magasinant à notre boutique en ligne.

Tous les détails sur le www.coopSCO.com

COOPSCO

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Laurent Giroux

Jalons historiques
pour une éthique de finitude



180 pages, 22 dollars

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Fragiles lumières de la terre

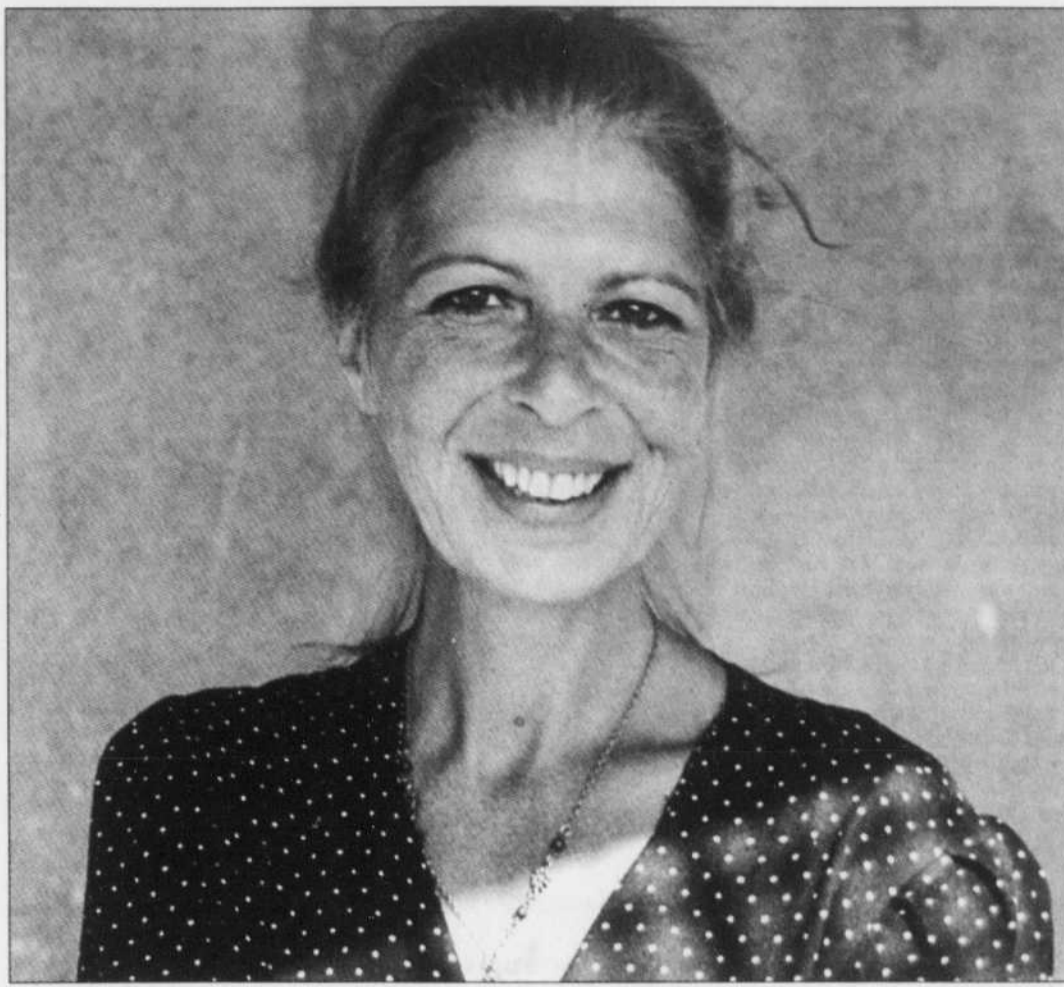
CHRISTIAN DESMEULES

Acrobates de l'âme, funambules meurtris jouant parfois le tout pour le tout, les personnages écorchés de *Tout s'en va* ont la tristesse endémique et «le néant dans le sang» (Gilbert Langevin). Pour son quatrième roman, *Tout s'en va*, Marie Gagnier nous propose une délicate exploration de la fragilité humaine, de la folie et de l'exclusion.

Au moyen d'une écriture dense aux échappées poétiques, l'auteur de *La Quête de Melville* et de *Console-moi* (Québec Amérique et Boréal, 1998 et 2003), qui a longtemps enseigné la littérature au collège Lafleche de Trois-Rivières, manipule les mille fils d'un drame qui se tisse ensuite et se résout sous nos yeux.

Tout débute un petit matin du mois de mai 2003, lorsqu'un homme, qui «ne sait plus quoi inventer pour se détourner de lui-même», monte sur la structure du pont Laviolette à Trois-Rivières avec une grande banderole et de l'équipement d'escalade. Dépressif et suicidaire, Mortimer appartient à «cette légion de herseurs d'âmes, de chercheurs de trésors engloutis, d'oiseaux de nuit somnolant dans la lumière». Son projet déraisonnable est «de mourir à la face blême du monde». Maintenu en vie artificiellement par toutes sortes de thérapies et de cocktails chimiques depuis trop longtemps, Mortimer le «poète perdu et perdant» finit ainsi par se débarrasser lui-même.

Quelques heures plus tard, le jeune Magoo, huit ans, s'enfuit de sa famille dysfonctionnelle. Enfant au crâne chauve et sans sourcils, c'est en raison de sa ressemblance avec le célèbre personnage de dessins animés que ce surnom lui colle à la peau. Sa cavale d'enfant maltraité aux allures de petit cancéreux nous offre le portrait d'une certaine misère morale et matérielle des milliers les plus pauvres de Trois-Rivières. Puis il y a Mira, acrobate



Marie Gagnier

de cirque, ancienne gymnaste au rêve déchu, qui traîne également avec sa tristesse tout le poids d'une grande sœur disparue mystérieusement il y a longtemps.

Dans le détail de leur détresse, nous l'apprenons, ces trois personnages se rejoignent tous, d'une façon ou d'une autre, à la source d'un même tragique événement. Nous l'apprenons grâce au dernier cahier noir de Mortimer, retrouvé dans ses affaires, adressé par cet homme fini à «Monsieur

mon juge» — son premier lecteur, son semblable, son frère.

Sans vendre la mèche de cette intrigue, disons seulement que c'est avec une sensibilité flottante et aiguë — qui la rapprocherait ainsi un peu de Virginia Woolf — que Marie Gagnier déploie ici ses antennes de romancière. Capables de rendre tant la crudité de la misère que le grain saccadé d'une âme en miettes, ses dialogues frappent juste.

Violences contenues ou drames millénaires, pensées obsédantes et

faillies humaines: l'auteure nous les enveloppe d'un flot d'images, de paroles et de sensations dans lequel «tout s'en va», pour reprendre le titre, vers le large et vers la vie elle-même qui s'écoule.

Collaborateur du Devoir

TOUT S'EN VA
Marie Gagnier
Boréal
Montréal, 2006, 264 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Dans le doute

HUGUES CORRIVEAU

On croirait le poète perplexe devant le pouvoir qui est dévolu à la poésie, aux mots, comme si le sens prenait l'eau, comme si son efficacité devenait précaire. «Rock land / qui es-tu donc / poète / pour savoir d'avance / la mort des jours / dans la voix des autres / les saignées d'amour / dans le vice de la langue / lorsque personne / ne croit plus aux mots?» Est-ce cette conscience du peu de poids qu'aurait maintenant la poésie qui teinte ce recueil, tout du long, d'un certain découragement, d'une certaine forme de fatigue ontologique? Tony Tremblay, dans son *Rock land*, cueille quelques «fleurs cardiaques échouées» parmi tous les «mots dénoués»; reste alors au lecteur à «glisser entre les poèmes pour ne pas chavirer».

Le poids de la connaissance

Il y a dans ce dense et très beau recueil une sorte d'acharnement à maintenir à flot le devoir de témoigner du vivant, du passage du temps, des sentiments. Quand tout s'érode, peut-être que seule la parole vigilante reste capable de sauvegarder la dignité. En effet, «que reste-t-il dans le cœur / une fois rendu au bout de poème / aux limites du souffle / quand les mensonges sortent des yeux», sinon le regard vif qui capte parfois l'éphémère beauté des choses? «Aimer est peut-être / ce dont il s'agit», à savoir: aimer la palpitation du monde, mais aussi s'aimer soi-même survivant, obstinément conscient parmi «la population des dormeurs», selon le titre de la seconde partie du recueil. Est-ce que «nous tous / sommes en nous-mêmes / seuls?», se demande-t-il devant la déconstruction qui ravage, devant le sanglant émoi de la planète. Mais il faut retenir



Tony Tremblay

qu'«écrire / ce n'est pas / être plus seul / que les autres / c'est le savoir / beaucoup plus fort // alors / rien d'autre à faire / [que de] rester debout / bien droit // affirmer».

Le don des mots

La terre, qui n'est pas accueillante pour le poète, reste le seul refuge, l'ultime territoire pour obstinément tenir tête à l'effondrement. Ce que nous dit Tony Tremblay, c'est qu'il lui faut parler, écrire, malgré l'exsangue ravalement, car il exige qu'on «mett[e] un terme / aux poèmes insensés / qui se répandent sans amour», comme s'il était encore possible

d'espérer. Serait-ce qu'à travers le témoignage poétique, une revendication, une chose essentielle surgit de l'obscurité ambiante? L'espoir semble plus fort que tout en ce «rock land» tenté par le mutisme. Malgré les limites qu'il se reconnaît lui-même, qui dit n'avoir «plus à offrir / que des morceaux / de poète». Mais voilà, ces restes de corps et d'êtres, ces riens de pulsions vives suffisent à dessiner un territoire, ce «land» où l'émergence de la voix reste possible.

Assumer le noir

C'est qu'il y a bel et bien «assumation» ici, conscience qu'il n'y a peut-être rien d'autre à faire que de continuer à dire le monde tel qu'il est, puisque le «rock land en souffle pur / point au bout des accords de désastre». La beauté de ce livre tient justement à son implicite acte de foi, bien que tout s'effondre. Dire et dire encore le pouvoir de résister.

Collaborateur du Devoir

ROCK LAND
Tony Tremblay
L'Hexagone,
coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2006, 96 pages

BÉDÉ

Le bout de la piste

SYLVAIN CORMIER

Buddy Longway est mort. Derib a tué son héros. Sa femme Chinook morte dans ses bras, le grand barbu à la tignasse blonde trépassé, poignardé par un vieil ennemi, au vingtième album, après 34 ans d'existence de papier. Ça fiche un choc. Oui, il y a longtemps que le créateur de la série, ce chevelu aujourd'hui tout grisonnant surnommé Derib et né Claude de Ribbaupierre, l'avait annoncé. Ayant très tôt décidé que son trappeur ne ferait pas que sillonner l'Ouest américain d'aventure ponctuelle en aventure ponctuelle, tels Jerry Spring ou Lucky Luke, mais vivrait une vraie vie balisée d'unions, de naissances, de joies et de drames, une fin était inévitable.

N'empêche. Ça secoue. Ça tue même un peu. Ça dit au gamin de onze ans que j'étais en 1972, devant les récits complets du *Tintin Sélection*, excoissance du journal *Tintin*, découvrant ce grand gaillard de Buddy, avec son faciès encore plein de rondeurs à la Peyo (Derib avait fait ses classes chez le papa des Schtroumpfs), que rien ne dure.

Bigre. Imaginez Michel Vaillant percutant un rail et sa Vaillante prenant feu, le carbonisant. Ou Ric Hochet abattu par un quelconque malfait. Pas de danger, ça n'arrive pas. Dans la bande dessinée pour la jeunesse, non seulement ne prend-on pas de rides, mais on survit le plus souvent à ses géniteurs. Quand c'est prévu dans le testament, pour le meilleur et (trop fréquemment) le pire, la pérennité du personnage est assurée. Ainsi Blake et Mortimer et Buck Danny poursuivent-ils ici leurs enquêtes, là leurs loopings. On saura gré à Derib d'avoir lui-même scellé le sort de son Buddy: cet album est en cela à la hauteur de la série, western pas comme les autres, où l'évocation de la rude vie de trappeur au temps des guerres indiennes aura été profondément marquée par les valeurs écolo, antiracistes et humanistes, primordiales chez Derib.

Époux aimant, bon père, ami fidèle, Buddy n'aura jamais été une tête brûlée façon Blueberry, et cet ultime chapitre «d'une saga mythique», comme dit l'autocollant apposé sur l'album, est rempli de re-



Illustration de Derib pour *La Source*

trouvailles forcément émouvantes et de flash-back dûment touchants, vécus tout au long de la remontée de Buddy et Chinook vers le Nord, «là où tout a commencé», et là où tout finira. Boucle bouclée. Fin raconteur au ton juste, Derib n'en est pas moins un sentimental, et cette série n'aura jamais totalement évié, prix du pari d'un déroulement naturel des choses, un certain voisinage avec une certaine petite maison dans une certaine prairie.

Mais la tendresse l'aura toujours emporté sur la mièvrerie, et la vérité sur les poncifs du western. Et restent des planches magnifiques, particulièrement louchées à l'occasion de ce baroud d'honneur. Pour l'épilogue, où Kathleen, seule survivante de la famille Longway (frerot Jérémie a péri quelques albums plus tôt), va se recueillir sur les tombes de ses parents, le dessinateur délaisse les encrages et peint directement à l'aquarelle, comme s'il ne s'agissait déjà plus tout à fait de la même bande dessinée, qui s'achève sur un dernier crayonné de Buddy, Chinook et Jérémie, esquissés dans les nuages. Élégante manière de dire adieu.

Le Devoir

BUDDY LONGWAY

T. 20: LA SOURCE

Derib

Le Lombard, 2006, 55 planches

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 8 au 14 août 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 HARRY POTTER ET LE PRINCE DE... J. K. Rowling (Gallimard)	1 L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
2 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR? Francine Ruel (Libre expression)	2 LE PETIT ROBERT 2007 Collectif (Robert)
3 DECEPTION POINT Dan Brown (JC Lattès)	3 PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2007 Collectif (Hachette)
4 UN TOURBILLON DE NEIGE T. 1 Diana Gabaldon (Libre expression)	4 PASSAGES OBLIGÉS Joséphine Michaud (Libre expression)
5 DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE... Fred Pellerin (Planète Rebelle)	5 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morency (Transcontinental)
6 LE CLANDESTIN John Graham (Robert Laffont)	6 ASTÉRIX ET LES VIKINGS Goscinny (Albert René)
7 DEUX PETITES FILLES EN BLEU Mary Higgins Clark (Albin Michel)	7 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET... Chantal Lacroix (La semaine)
8 BOBBY PENDRAGON T. 6: LES RIVIERES... D.J. Mechale (Du Rocher)	8 PETIT DRUGE DES SYNONYMES Collectif (Québec Amérique)
9 ANGES ET DÉMONS Dan Brown (JC Lattès)	9 MULTIFONCTIONNAIRE DE LA LANGUE Marie-Eve De Villiers (Québec Amérique)
10 RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE Henning Mankell (Seuil)	10 VIE APRÈS LA MORT France Gauthier (La semaine)
LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 LE DIABLE S'HAÏLLE EN PRADA Lauren Weisberger (Pocket)	1 THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & Sons)
2 MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 1 John Peel (ADA)	2 THE DEVIL WEARS PRADA Lauren Weisberger (Random House)
3 L'OMBRE DU VENT Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)	3 DECEPTION POINT Dan Brown (Simon & Schuster)
4 ENSEMBLE C'EST TOUT Anne Gervais (J'ai lu)	4 THE LINCOLN LAWYER Michael Connelly (Warner Books)
5 VOUS REVORR! Marc Lévy (Pocket)	5 ANGELS & DEMONS Dan Brown (Simon & Schuster)
6 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dumpléris (Québec Amérique)	6 EVERYONE WORTH KNOWING Lauren Weisberger (Simon & Schuster)
7 GEISHA Arthur Golden (Libre de poche)	7 LIFEPIERCER J. Patterson / A. Gross (Warner Books)
8 L'ALCHIMISTE Paulo Coelho (Libre de poche)	8 DA VINCI CODE Dan Brown (Anchor)
9 LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Libre de poche)	9 THE DARTÉ CLUB Matthew Pearl (Ballantine)
10 LE ZAHN Paulo Coelho (J'ai lu)	10 DIGITAL FORTRESS Dan Brown (St. Martin's Press)

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean-François Malherbe
Les crises de l'incertitude
Essais d'éthique critique III

126 pages, 16 dollars

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES
ESSAIS QUÉBÉCOIS

Nos monuments intellectuels



Louis Cornellier

résumer et à analyser le propos et à traiter de son destin et de son influence. Rigoureux, clair et très instructif, l'ensemble reste toutefois trop académique. Cet original monument aux monuments dégage donc une belle sobriété, rend hommage et justice aux œuvres sélectionnées, redit la richesse de notre tradition intellectuelle, mais pêche par une décevante austérité.

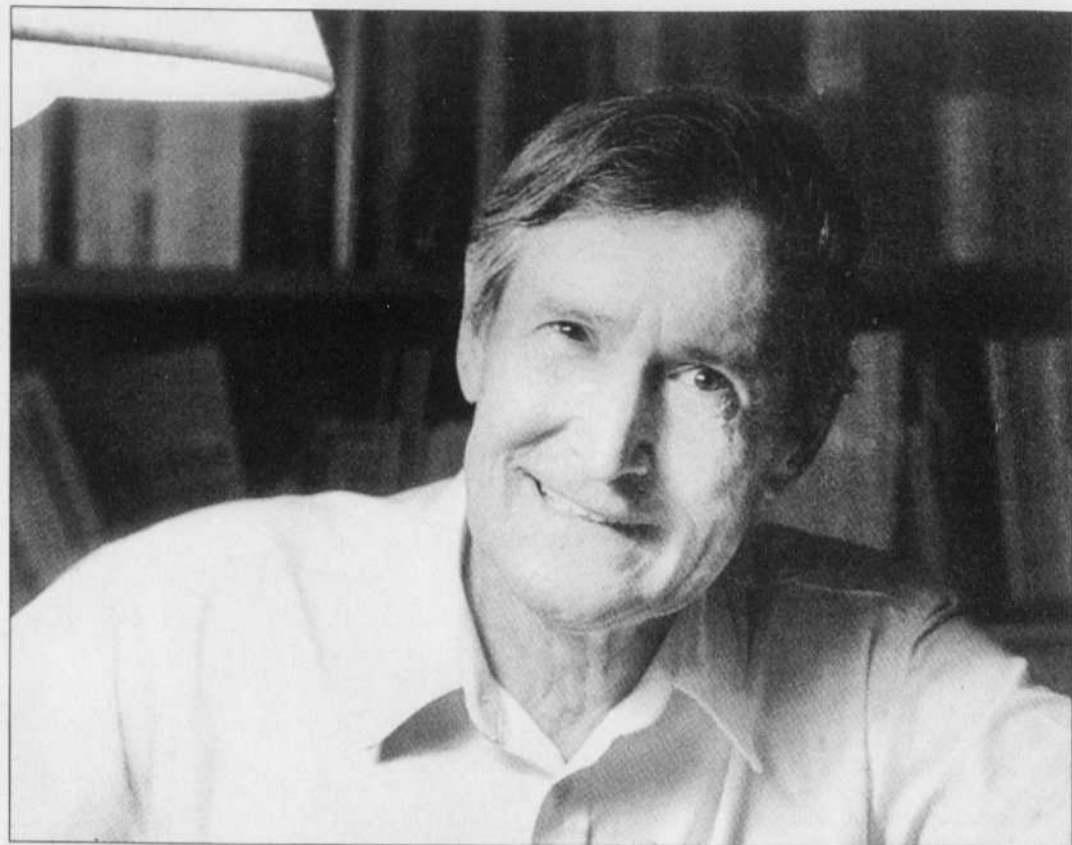
Des intellectuelles en Nouvelle-France

Seulement deux femmes — la psychologue Thérèse Gouin-Décarie et l'historienne Louise Dechêne — figurent au palmarès de ces monuments intellectuels. Faut-il en conclure que c'est plus tard, de nos jours disons, que les femmes ont pu participer pleinement à nos débats d'idées et déployer publiquement toutes les ressources de leur intelligence? Les historiennes du collectif Clio, auteures de L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, précisent pourtant que «la Nouvelle-France a donc représenté, pour certaines Françaises du XVIIe siècle, un lieu privilégié pour l'expression de l'autonomie et de l'initiative. [...] Aussi longtemps que la colonie s'est trouvée dans un état de sous-développement, les femmes ont donc bénéficié d'une relative indépendance».

C'est à quelques-unes de ces dernières, justement, que Chantal Théry, professeure de littérature à l'Université Laval, rend justice dans un essai intitulé De plume et d'audace — Femmes de la Nouvelle-France. «Dans le projet de société, de colonisation et d'évangélisation de la Nouvelle-France, écrit-elle, la part des femmes — dont l'aventure se limitait souvent aux frontières d'une micro-société — est aujourd'hui appréciée selon les critères de la nouvelle histoire et de l'histoire des femmes.»

Parler d'«intellectuelles» pour désigner ces femmes de plume, qui, «faute de pouvoir s'approprier les genres littéraires canoniques, [...] ont — sous couvert de faire œuvre utile — investi le genre de l'essai (correspondances, journaux, écrits spirituels, relations, annales, etc.)», serait un anachronisme. Il importe néanmoins de reconnaître que quelques-unes d'entre elles ont tenu, avec audace, au féminin et dans le contexte de l'époque, ce rôle.

Aussi, dans cet ouvrage qui fait une large place aux textes originaux des auteures commentées, Chantal Théry étudie «plus particulièrement les représentations et perceptions de femmes — Françaises, Canadiennes, Amérindiennes — à l'époque de la Nouvelle-France», afin de faire ressortir, entre autres choses, ce qui les distingue de celles des hommes. A la «vision européenne, hiérarchique et manichéenne des rapports humains» du jésuite Paul Le Jeune, obsédé par «un féminin menaçant», elle oppose la vision résolument canadienne, horizontale («Entre les Françaises et les Amérindiennes, les religieuses et leurs élèves, des savoirs et des pratiques s'échangent sous forme d'émulation, de valorisation



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Fernand Dumont, un des «monuments» de l'histoire intellectuelle du Québec

mutuelle, de reconnaissance parfois») et ouverte des femmes missionnaires.

Au tableau d'honneur de ces monuments intellectuels féminins de la Nouvelle-France figurent, plus particulièrement, l'incontournable Marie de l'Incarnation, modèle d'intelligence, de détermination et d'engagement, Marie Morin, «la première historienne canadienne», brillante auteure d'Histoire simple et véridible. Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, 1659-1725, et Marie-Madeleine Hachard, une jeune ursuline en mission à La Nouvelle-Orléans dont la Relation est une merveille de fraîcheur.

Prises une à une, les études qui composent cet ouvrage, rédigé, on l'aura compris, dans une perspective féministe, sont vivantes, originales et rigoureuses. L'ensemble, toutefois, manque un peu de liant et tient plus, en cela, du recueil d'essais que de l'essai comme tel.

louiscornellier@parroinfo.net

MONUMENTS INTELLECTUELS QUÉBÉCOIS DU XXe SIÈCLE
GRANDS LIVRES D'ÉRUDITION, DE SCIENCE ET DE SAGESSE

Sous la direction de Claude Corbo
Septentrion
Sillery, 2006, 294 pages

DE PLUME ET D'AUDACE FEMMES DE LA NOUVELLE-FRANCE

Chantal Théry
Triptyque/Cerf
Montréal/Paris, 2006, 264 pages

ESSAI

Pour comprendre l'actualité: une nouvelle géopolitique

ROBERT COMEAU

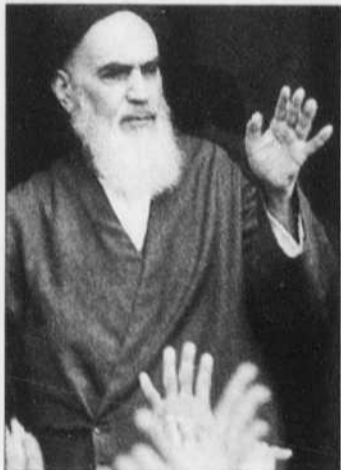
On assiste à un regain d'intérêt pour la géopolitique, terme qui est apparu au début du XXe siècle mais dont le succès, du moins en France, date de moins de vingt ans. C'est à Yves Lacoste que l'on doit le véritable renouveau de la géographie politique. A la fois historien et géographe, il attribue cette réussite au fait que, «dans les programmes de l'enseignement secondaire français, l'histoire et la géographie ont beaucoup plus d'importance que partout ailleurs».

Cette géopolitique devenue importante en Europe est extrêmement différente de ce qu'a été la géopolitique allemande entre les deux guerres. Comme l'explique Lacoste: «Cette géopolitique française d'aujourd'hui ne traduit en rien des visées impérialistes. [...] elle a pour principe, dans son analyse des rivalités de pouvoirs, de confronter les arguments des différentes forces antagonistes, ce que la géopolitique allemande se gardait bien de faire.» Il nous explique comment les géographes allemands, sous l'influence de F. Ratzel et E. Haackel, s'étaient emparés du darwinisme afin de justifier la lutte pour l'espace vital allemand, l'État étant perçu comme une «forme de vie» dont les lois d'évolution relevaient davantage de la biologie que des rapports de force historiques entre groupes humains. Mise au service de l'impérialisme allemand, cette discipline fut complètement discréditée après le nazisme. Le terme «géopolitique» a été proscrit dans la plupart des pays pendant trente ans. Rompant avec ce courant, Lacoste se fit critique de la géographie, montrant qu'elle fut d'abord source de renseignements mis à la disposition des gouvernements, comme en témoigne son petit ouvrage devenu célèbre La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre (1976). En 1983, il fit paraître un premier Dictionnaire de géopolitique.

Un ouvrage de référence

Dans ce nouvel ouvrage de référence publié sur papier glacieux intitulé Géopolitique, Yves Lacoste, fondateur et directeur de la revue Hérodote, replace dans une perspective historique tous les grands problèmes d'aujourd'hui «qui concernent les rivalités de pouvoirs ou d'influences sur des territoires et les populations qui y vivent».

Pour comprendre l'actualité, ce que l'on appelle les «points chauds», il ne suffit pas de raisonner en termes de pouvoirs, d'États et de



ARCHIVES IRNA REUTERS

L'ayatollah Khomeini lors de la révolution iranienne, en février 1979

territoires. «Il faut aussi essayer, nous dit-il, de tenir compte des caractéristiques particulières de chaque nation, bien que cela ne soit pas facile, car le concept de nation, pourtant fondamental, n'a guère fait l'objet de travaux comparatifs en science politique.» La nation demeure une idée géopolitique essentielle car elle se réfère à un territoire et implique la question du pouvoir.

Dans cet ouvrage passionnant, chaque situation contemporaine, qu'il s'agisse de l'intervention en Irak, du conflit israélo-palestinien ou des rivalités dans l'ex-URSS, est analysée en profondeur, si bien qu'il devient facile aux lecteurs d'en comprendre les enjeux. Le texte est accessible: on ne trouve pas ici le jargon de trop de traités universitaires. Les propos du professeur Lacoste sont appuyés par des encadrés, factuels ou chiffrés, et plus de 150 cartes spécialement conçues dans une optique géopolitique, utilisant la superposition schématique de différents plans, à diverses échelles et à différents niveaux d'analyse spatiale de diverses couleurs et contrastes.

Un ouvrage vivant

Cet ouvrage vivant, «qui se lit comme le roman de notre monde contemporain», est divisé en quatre parties. La première décrit ce qu'est la géopolitique, ses types d'analyse spatiale, et l'histoire de cette discipline. La deuxième partie, intitulée «De la guerre froide à l'hyperpuissance», retrace l'histoire de l'empire mondial des États-Unis. Des cartes d'une grande précision illustrent des phénomènes comme son expansion géographique, ses multinationales dans le monde, ses bases militaires ou les pays participant au

réseau Échelon, système de surveillance globale contrôlé par l'Agence nationale de sécurité des États-Unis. Abordant les quarante années de guerre froide et ses conséquences toujours actuelles, Lacoste explique chaque grand conflit depuis le blocus de Berlin, la guerre de Corée, la crise des missiles de Cuba, la guerre du Vietnam, jusqu'à la dissolution de l'URSS en 1991. Trois questions sont particulièrement bien traitées: l'extension de l'OTAN et les controverses sur l'unilatéralisme américain; la position de l'Europe coincée entre Washington et le monde musulman et les rapports de l'Amérique avec le Moyen-Orient, où l'auteur montre très bien que, dès le départ, il s'agissait d'une affaire de pétrole. Il situe bien les enjeux depuis la révolution iranienne de 1979 et son contrecoup: la montée en puissance de l'Irak, la guerre du Golfe de 1991 et les conséquences de l'invasion soviétique en Afghanistan.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, l'auteur aborde séparément la géopolitique d'une douzaine de grandes nations alors que la dernière analyse les points chauds du globe: la grande zone de tensions de la Méditerranée euro-musulmane, les Balkans, la périphérie de l'ex-Union soviétique, l'Afghanistan et ses logiques tribales, l'Irak et l'Iran aux destins étroitement liés. Sur le rapport Israël-Palestine, Lacoste nous fournit une synthèse remarquable du conflit, depuis les origines du sionisme à aujourd'hui: de nombreuses cartes permettent de saisir les modifications des frontières pendant les quatre guerres israélo-arabes. Le chapitre sur le monde musulman critique la fausse hypothèse du «choc des civilisations», explique les causes de la radicalisation des mouvements islamistes et ce qui fait de l'islamisme un phénomène géopolitique majeur. On tirera également grand profit du chapitre sur l'enjeu du pétrole devant le spectre de la pénurie, permettant de bien comprendre le bras de fer diplomatique autour du pétrole et du gaz d'Eurasie. Géopolitique de Lacoste est un ouvrage rigoureux, à jour, de facture agréable et fort utile pour comprendre notre monde.

Collaborateur du Devoir

GÉOPOLITIQUE

LA LONGUE HISTOIRE D'AUJOURD'HUI
Yves Lacoste
Larousse
Paris, 2006, 336 pages

RELIGION

Pour en finir avec la vérité du Code Da Vinci

LOUIS CORNELLIER

On comprend la frustration des exégètes quand on constate que les élucubrations d'un romancier commercial à propos de Jésus suscitent un intérêt mondial chez des gens que l'on croyait ankylosés dans leur indifférence religieuse.

Jean-Paul Michaud, professeur émérite de l'université Saint-Paul à Ottawa, où il a longtemps enseigné le Nouveau Testament, s'en désole: «À l'exemple de Luc et pour vérifier la «solidité des enseignements reçus», des savants, à toutes les époques, ont repris inlassablement l'analyse de ces textes anciens qui parlent de Jésus. Ils continuent de le faire, à la lumière notamment de nouvelles découvertes. Malheureusement, les recherches scientifiques de ces personnages qu'on appelle exégètes (d'un mot grec qui signifie: expliquer, interpréter), recherches qui supposent des compétences de toutes sortes, ne rejoignent guère le grand public.»

Dans cet opuscule, le spécialiste établit donc ce qui dis-



TOBY MELVILLE REUTERS

L'auteur du Da Vinci Code, Dan Brown

tingue le Jésus de la fiction brownienne du Jésus de l'histoire et du Jésus de la foi. Il rappelle l'importance de travailler avec des sources crédibles afin de différencier le mieux possible les «faits avérés» des inventions et

insiste sur la nécessaire modestie de l'historien: «Tout ce qu'il peut offrir est une construction hypothétique, pas certaine donc, mais tout au plus probable dans l'état actuel de la documentation et jusqu'à ce qu'on découvre de nouveaux documents l'obligeant à modifier ses conclusions.»

Ceux qui n'en peuvent plus de se faire seriner qu'il y a quand même un fond de vérité dans le roman de Dan Brown devraient lire ce rigoureux petit ouvrage, de même que l'excellent Code Da Vinci: l'enquête (Points, 2006), de Marie-France Etche- goin et Frédéric Lenoir, pour savoir quoi répondre aux enquêteurs qui ne s'intéressent à Jésus que pour les mauvaises raisons.

Collaborateur du Devoir

LE JÉSUS DU DA VINCI CODE

FICTION, HISTOIRE ET FOI
Jean-Paul Michaud
Fides
Montréal, 2006, 96 pages

HISTOIRE

Napoléon en Égypte

NAÏM KATTAN

Quand Napoléon entreprit son expédition en Égypte, il n'était pas encore le maître de la France, l'empereur. Jeune officier de vingt-neuf ans, d'une ambition sans bornes et d'une vision de grande portée, son intention était d'abord de conquérir un territoire sur la route de l'Inde, contrecarrant ainsi les projets du pays rival, la Grande-Bretagne. L'expédition n'a duré que trois ans (1798-1801). Dix ans plus tard, prisonnier des Anglais à l'île Sainte-Hélène, il écrivit ses mémoires où sa découverte de l'Égypte occupe une bonne place.

Car il s'agissait pour lui, et on peut le dire aujourd'hui, d'une découverte de l'Égypte mais aussi de l'Orient, un univers foisonnant d'enseignements. Or, en toute bonne conscience, un Occident entendait lui transmettre ses valeurs et, en d'autres termes, le civiliser. Certes, une puissante civilisation avait régné sur ce territoire et, même si elle était morte ou

en sommeil, il importait pour Napoléon de la connaître.

Ainsi, le jeune officier, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, s'était fait accompagner par des savants et des artistes tels que Monge et Geoffroy de Saint-Hilaire. Leurs recherches et découvertes scientifiques furent d'une grande importance. Leur travail fut suivi par celui d'autres Français, comme Champollion, qui le premier déchiffré les hiéroglyphes, et Ferdinand de Lesseps, qui a percé le canal de Suez. La langue française fut adoptée par les élites en dépit de la présence des Anglais, et la francophonie est toujours présente dans ce pays, comme j'en ai eu conscience lors d'un récent voyage à Alexandrie.

Robert Solé connaît l'Égypte, où il est né, mais il connaît tout aussi profondément l'Occident, où il vit. Son ouvrage, précis, rigoureux, est passionnant. A mon avis, Solé est d'abord et surtout un écrivain, auteur de merveilleux romans (Le Tarbouche,

Mazag...) et d'essais (L'Égypte, passion française).

Dans ce livre, il décrit, dans toute sa complexité, l'expédition de Bonaparte. Il y eut des milliers de victimes, Français et Égyptiens, morts au combat ou assassinés par les conquérants. Dans le récit de l'histoire, l'auteur réussit à éviter les anachronismes. Sans l'exonérer, il n'accuse pas Napoléon des crimes qu'on lui attribue aujourd'hui. Il a envahi un pays, mais a aussi cherché à découvrir et à comprendre sa culture. On sait que le rapport entre l'Orient et l'Occident était et demeure aujourd'hui encore problématique. Il est cependant essentiel à condition qu'il s'effectue sans intention de domination.

Collaborateur du Devoir

BONAPARTE À LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE

Robert Solé
Le Seuil
Paris 2006, 363 pages

• Culture •

Haro sur le baudet!



Odile Tremblay

Cris outragés! Sursauts d'indignation! L'aveu récent de l'écrivain allemand Günter Grass — «Je me suis enrôlé dans une unité SS à 17 ans. Oh, pas longtemps, et sans avoir tiré un seul coup de feu. Une folie!» — lui vaut le pilori. De l'Allemagne, de la Pologne, de la République tchèque, des voix suffoquées ont appelé cette semaine au dépeuplement intégral du grand homme: médailles, aura de respectabilité, titre de citoyen d'honneur de sa ville natale de Gandz (autrefois Dantzig). Qu'il largue son prix Nobel, sa plume, ses convictions. Et son tambour, un coup parti.

Soixante ans de silence. Au poteau, Günter Grass! S'être enrôlé à 17 ans, jeune écervelé, en fin de guerre et dans un contexte social aussi troublé, passe encore... C'est ce mutisme qu'on lui reproche avant tout en Europe.

Lui, l'autorité morale de l'Allemagne, le censeur de toute une classe dirigeante de la RFA, recelait

en fond de cale des accointances passées avec le régime nazi.

Il aurait dû sortir du placard à l'heure de la parution de *Tambour*, ou encore au moment de la chute du mur de Berlin.

Oui, oui, oui, mais... Derrière ce voile levé à deux semaines de la publication de son autobiographie, *En épluchant les oignons*, certains ont cru déceler une offensive promotionnelle là où il entendait sans doute prévenir les coups.

Bien sûr qu'il aurait mieux fait de rompre le silence des décennies plus tôt. Mais son long mutisme ne le rend-il pas plus intéressant que l'aveu vite fait?

On y lit à quel point le fardeau historique de l'Allemagne s'est confondu avec le sien. Soixante années à chevaucher un passé national indigne, impossible à escamoter, si dur à regarder en face.

Eût-il parlé que son œuvre, décrite par lui comme la tentative de rachat d'«une souillure», serait différente, plus faible peut-être, qui sait? Et qui peut se permettre d'en juger?

Pour un peu, les bonnes consciences jetteraient aux ordures *Le Tambour*, *Les Années de chien*, le *Journal d'un escargot*, *Le Turbot*, gemmes de son parcours littéraire, soudain suspects. Comme si une vie et une œuvre pesaient moins lourd qu'une erreur de jeunesse. Allons donc!

C'est si complexe, un être humain. Un créateur, surtout. Günter Grass tient de la figure baromètre. De fait, et si l'Allemagne et la Pologne, ses deux

patries, commençaient tout juste à pouvoir affronter leur passé. S'il avait été trop tôt hier et avant-hier pour réveiller vraiment le dragon du nazisme tapi dans les consciences. Si l'individu Grass ne faisait que symboliser le collectif germano-polonais dans le grand traumatisme de l'après-III^e Reich, jamais évacué. C'est ce que cet épisode semble révéler, en somme.

Les repentirs, les remords enfouis, les contradictions, les secrets, sont des métaux précieux dont on façonne parfois les moralistes et les grands écrivains. Rarement la ligne droite.

J'ai attrapé *Le Tambour*, endormi sur un rayon de ma bibliothèque. Son roman phare, puis l'adaptation au cinéma par Schlöndorff, m'avait autrefois ouvert les yeux sur l'enfance confrontée aux horreurs de la guerre. Sa ville natale de Dantzig en arrière-plan, comme une blessure ouverte, s'est incrustée dans ma mémoire et je lui en sais gré.

Tandis que je feuillette aujourd'hui au hasard *Le Tambour*, une phrase se démarque: «Rien n'est passé, tout revient, faute, expiation, et encore faute!» Suffit!

Moi, j'ai eu envie de lever mon chapeau à Günter Grass. Pour son courage d'aujourd'hui, pour son silence d'hier, pour la honte de l'Allemagne vécue dans sa chair, pour sa lucidité tourmentée à pleine prose, à pleins engagements.

Cette espèce d'hallali des bonnes âmes devant une tête d'affiche prise en faute ne paraît-elle pas plus choquante que le dérapage lui-même? À une

échelle ou l'autre, la chasse démarre si vite et si sauvagement...

On entend encore l'acteur-cinéaste Mel Gibson s'excuser sur mille tribunes d'avoir, fin saoul, accusé le peuple juif des problèmes du Moyen-Orient. Mais ses pourfendeurs en réclamaient davantage.

— Agenouillez-vous plus bas, plus bas encore... Au Québec, on recueillait cette semaine les plates excuses du comédien Julien Poulin, qui avait échangé son drapeau du Québec contre celui du Hezbollah durant la marche de protestation contre la guerre au Liban. Sotte étourderie! Tempête dans un verre d'eau!

Et qui a oublié le sort de Jean-Louis Roux, ostracisé pour avoir avoué le port d'une croix gammée sur son brassard de jeunesse? Pas très sympathique, le comédien, avec ses prises de position politiques impopulaires dans le milieu par-dessus le marché. Rien pour justifier pareille curée, mais un tas d'ennemis, alors...

C'est la charge de ces exécutions publiques, avec la petite écume aux lèvres des bien-pensants sans reproches (ça reste à voir!), qui nous souffle. Erreurs de jeunesse, bêtise de soulon, étourderie. Sus au coupable en meutes serrées! Et s'il fallait se méfier surtout des foules qui lapident?

«Gloire au premier venu / qui passe et qui se tait / quand la canaille crie "Haro sur le baudet!"», chantait Brassens.

J'ai eu envie de chanter plus souvent avec lui...

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE CLASSIQUE

Sallinen en son palais

CHRISTOPHE HUSS

Un créateur polyvalent

En parlant de la création au Festival de Glimmerglass d'un opéra de Stephen Hartke, Jean-Jacques Natiez évoquait, le 1^{er} août dernier, dans *Le Devoir*, «la difficulté éprouvée aujourd'hui lorsqu'on ne veut faire ni du sériel ni du tonal, tout en étant "lyrique"». Il est vrai que, pour découvrir un *Insect Life* de Kalevi Aho, un *Amour de loin* de Saharjah, une *Mort de Klinghoffer* de John Adams, un *Upupa* de Henze ou un *Handmaid's Tale* de Poul Ruders, combien d'horreurs avons-nous entendues...

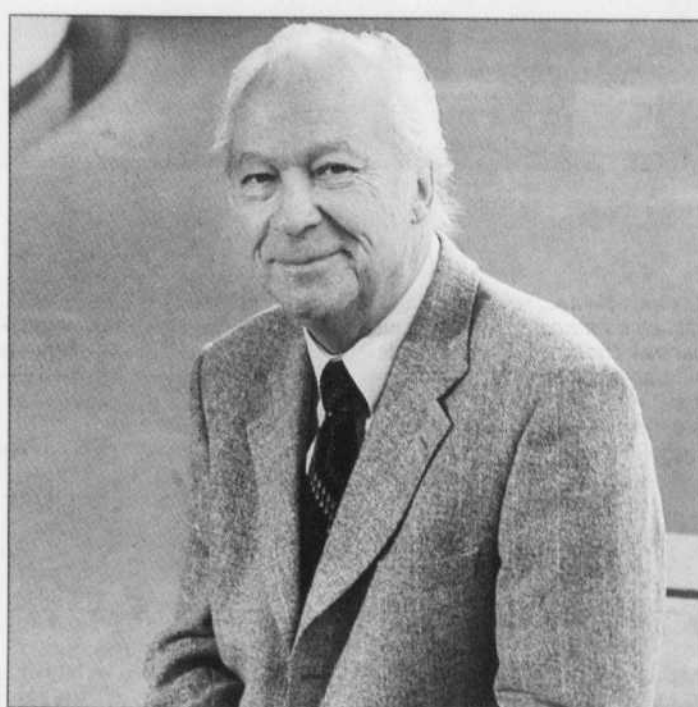
La question du grand musico-logue peut d'ailleurs s'adresser à l'identique au compositeur symphoniste. Comment composer une symphonie aujourd'hui? Et où, d'ailleurs? Assurément pas au Canada, les commandes étant celles de pièces de 10 à 15 minutes destinées à être expédiées en ouverture de concert pour faire semblant d'être sensible à la création tout en entretenant le «système» — vu le niveau moyen de ce qu'on entend, c'est encore la formule la plus indolore! Ce phénomène est le même en France ou en Allemagne, mais pour d'autres raisons.

Ce n'est donc pas étonnant que la réponse aux deux questions peut se trouver une nouvelle fois en Europe du Nord, avec l'une des figures de proue de la musique finlandaise, Aulis Sallinen. Son opéra *Le Palais*, qui vient de paraître en DVD chez Arthaus Musik, répond à autant d'interrogations que la «Sallinen Edition» confiée au chef Ari Rasilainen par l'étiquette allemande CPO.

Né en 1935 en Karélie, une région orientale de la Finlande annexée par l'URSS lors de la Seconde Guerre mondiale, Aulis Sallinen a étudié avec Jonas Kokkonen et Aarre Merikanto à Helsinki entre 1955 et 1960. Après une carrière dans l'administration d'organismes musicaux, il décide de se consacrer pleinement à la composition à partir de 1970, un choix facilité par l'octroi, en 1983, d'une bourse à vie de l'État finlandais. À ce jour, il a composé notamment huit symphonies et six opéras, une musique puissante, éloquente, richement orchestrée. Le style est expressif, comme celui de Bartók, sans sérialisme ni compromissions. Moderne et intelligible, tout simplement!

Contrairement à Bartók qui s'était créé son propre monde, tout juste perméable aux héritages des musiques traditionnelles, Aulis Sallinen est ouvert à des influences. Il a commencé par improviser du jazz au piano. Le sérialisme a été une impasse pour lui dès 1962. «J'ai besoin de mélodies et d'harmonies, par choix esthétique», dit-il dans une entrevue offerte en supplément avec le DVD du *Palais*, un petit documentaire modèle, avec des juxtapositions saisissantes, comme celle de la *Mauermusik*, musique sur les assassinats au pied du mur de Berlin, composée en 1962, et de *Shadows*, une composition orchestrale créée vingt ans plus tard. La profondeur de l'orchestre de Sallinen est déjà là.

Dans les symphonies que l'on peut entendre sur disques CPO, on découvre notamment la 4^e Symphonie, qui prouve que la musique



CHESTER NOVELLO

Le compositeur Aulis Sallinen

symphonique intéressante et intelligente après la 7^e de Sibelius, la 6^e de Nielsen et la 15^e de Chostakovitch existe. On y décele presque l'ombre de Bernard Hermann, le compositeur de *Hitchcock*, dans un mélange de suspense et de noirceur. Dans la sinieuse 8^e Symphonie, «Fragments d'automne», créée en 2004 à Amsterdam, l'expertise dans le maniement des couleurs de l'orchestre est à son comble. La mort et la menace latente sont très présentes dans cette partition, qui fait également référence au 11 sep-

tembre 2001. Ce même disque nous permet également d'entendre *Shadows*, qui se nourrit d'un opéra, *Le roi marche sur la France*, éminent ouvrage édité il y a deux mois par l'étiquette Ondine, hélas apparemment non distribuée au Canada.

Sallinen et l'opéra

Le Palais est l'avant-dernier opéra de Sallinen, qui, depuis, a composé un *Roi Lear*. La démarche a été entreprise par les librettistes Irene Dische et Hans Magnus En-

zenberg, qui ont cherché un compositeur pour leur texte et ont eu un coup de foudre en entendant la musique de Sallinen. Le livret, qui tire quelques références de *L'Enlèvement au sérail* de Mozart, s'inspire de la chute, en 1974, du négus Haïlé Sélassié, empereur de l'Éthiopie pendant quatre décennies. Comme l'indique la notice: «Cette dictature fondée sur le culte de la personnalité a ensuite été remplacée par un régime militaire encore plus brutal et corrompu.» Le roi de l'opéra *Le Palais* peut tout autant rappeler Ceaucescu ou Pinochet. On notera que le sujet du pouvoir et du totalitarisme est récurrent dans de nombreux opéras récents, dont *Insect Life* et *The Handmaid's Tale*, évoqués plus haut.

Sallinen partage avec son compatriote Kalevi Aho le flair dans l'utilisation de musiques typées (tango, jazz ou autres), comme caricatures sonores d'une situation ou d'un personnage. Partout le compositeur fait preuve d'une vraie écriture vocale et d'une grande efficacité. Et dans la dernière scène, on est saisi par les similitudes avec la grandiose ouverture de la sixième porte du *Château de Barbe-Bleue* de Bartók, celle qui cache le lac de larmes. Sallinen est trop fin et trop cultivé pour que cette allusion soit un hasard au moment où un usurpateur encore plus tyrannique prend le pouvoir. Plus étonnant,

l'ouverture ressemble à du John Adams sublimé.

Le Palais, filmé au Festival de Savonlinna en 1995 dans des conditions techniques exceptionnelles, dans une production limpide et colorée, est servi par une distribution homogène et optimale. Nous sommes là dans une lignée d'œuvres lyriques qui passe notamment, au XX^e siècle, par *L'Amour des trois oranges* de Prokofiev et *Le Château de Barbe-Bleue* de Bartók. Hélas, il est à parier que l'opulence de la distribution et la barrière de la langue finlandaise freineront sans doute la diffusion scénique internationale de cet excellent opéra.

Collaborateur du Devoir

AULIS SALLINEN

Le Palais. Festival de Savonlinna 1995. Direction musicale: Olko Kamu. Mise en scène: Juha-Pekka Kiljunen. DVD Arthaus 102 091 (distr. Naxos). Sous-titres français et anglais. *Symphonies n° 2 et 4*, *Concerto pour cor*, *Mauermusik*. Direction musicale: Ari Rasilainen. CPO 999 969-2. *Symphonie n° 8*. *Concerto pour violon*, *Shadows*, *Rhapsodie «Le Palais»*. Jaako Kuusisko (violon). Direction musicale: Ari Rasilainen. CPO 999 972-2.

JOURNÉE FRATERNELLE GILBERT LANGEVIN dans la forêt de Sainte-Sophie (près Saint-Jérôme) Samedi, 26 août à partir de 14 h Pour tous ceux et celles qui aiment dire ou écouter la poésie Tout est gratuit. Rns.: Studio-Théâtre da Silva (450) 530-3077 <http://pages.infinit.net/mojar/langevin.html>

collection SÉISME Christian Feuillette, éditeur

Après MIKADO — jeu de nouvelles — par Andrée Gagné, la collection SÉISME s'enrichit de 4 nouvelles œuvres percutantes:

- Sonia Kaleva Anguelova **EUX AUTRES** — nouvelles — Un regard décapant sur la société québécoise
- Xavière Sénéchal **L'AUTRE VOIX** — récit — Une introspection saisissante vécue à Pondichéry
- Jean-François Delisle **À CONTRE-JOUR** — roman — Une vision vertigineuse du complexe d'Électre
- Marie Nicholas de Ferrer **ET SI LE HOMARD S'ÉTAIT RÉVEILLÉ** — roman — La saga trépidante d'une famille de la Gaspésie

Lancement à La Grande Bibliothèque Bibliothèque et Archives nationales du Québec, salle R-515 jeudi 24 août de 17h30 à 19h30 (métro Berri-Uqam) — entrée libre — vin, amuse-gueule, tirage de prix de présence —

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 30 août au 16 septembre 2006

Texte PASCAL BRULLEMANS à partir d'impressions dirigées par Eric Jean Traduction Anne-Catherine Lebeau Mise en scène ERIC JEAN

Avec Héctor Castañeda Arceo, Ernesto Cortés, Ariadna Galván, Anne-Catherine Lebeau, Nelly Magaña, Nadia Molina, Janet Pinela, Christian Rangel et Concepteurs: Anne-Catherine Lebeau, Pierre-Etienne Locas, Dominique Mercier, Martin Sirois, Suzanne Trépanier

Une codiffusion de la compagnie Cuatro Milpas Teatro et du Théâtre de Quat'Sous

Corps étrangers

Cuerpos extraños

Présenté exceptionnellement à Montréal 15 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT

Billetterie 514-845-7277 www.quat'sous.com

Hydro Québec présente LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget 23 JUIN AU 26 AOÛT 2006

LES RENCONTRES DE MUSIQUE NOUVELLE EN CHARLEVOIX

MERCREDI 23 AOÛT QUATUOR BOZZINI INGRID SCHMITZÉN, soprano Œuvres de Denhoff, Lesage et Bookson

JEUDI 24 AOÛT LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE ET LES STAGIAIRES Direction: LORRAINE VAILLANCOURT Œuvres des étudiants stagiaires!

VENDREDI 25 AOÛT LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE Direction: LORRAINE VAILLANCOURT Soliste: MICHEL DUCHARME, bariton Œuvres de Denhoff, Hammon et Tremblay

SAMEDI 26 AOÛT Les Grands Concerts LES VIOLONS DU ROY Direction: JEAN-MARIE ZEITOUNI Œuvres de Workock, Respighi, Britten, Weiner, Skalkottas et Piazzola

418-452-3535 ou 1-888-PFORGET (336-7438) www.domaineforget.com

DE VISU

L'art salé

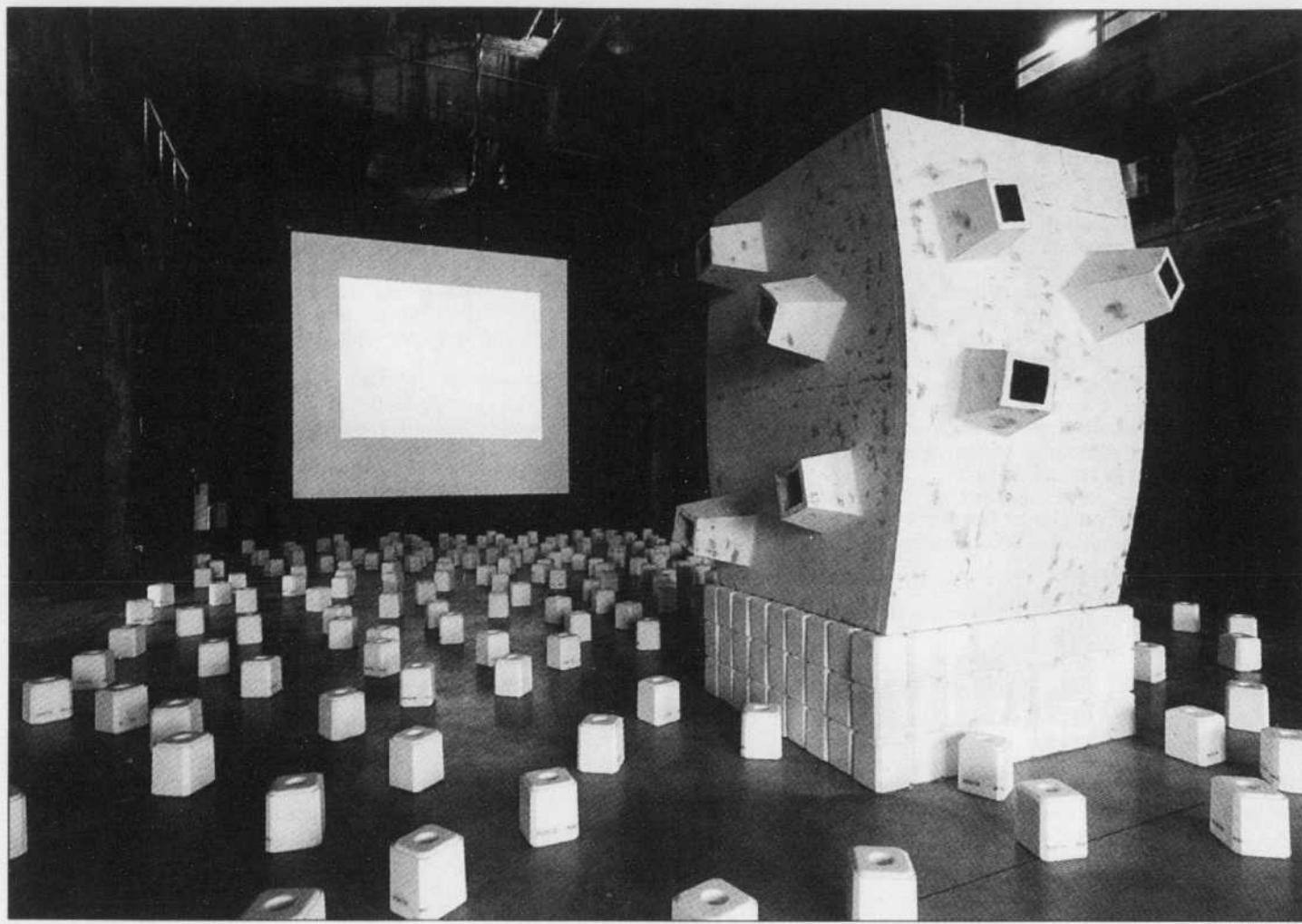
ENE, ESE, OSO, ONO
Pierre Bourgault
Fonderie Darling, Jusqu'au
27 août. Tél.: 514 392-1554.

RENÉ VIAU

Trop de sel! Pierre Bourgault, qui n'a rien d'un marin d'eau douce, a parsemé l'ancienne fonderie Darling d'une centaine de blocs de cette matière cristallisée. «*Tout part des trajets sur l'eau.*» Avec cette explication, on ne sera pas surpris d'apprendre que l'artiste habite dans la région du Bas-Saint-Laurent. Il s'inspire de ce qu'il a sous les yeux: le panorama du golfe où il navigue à voile contre vents et marées.

Son installation nous introduit en fait à un univers de cheminement à la fois fluviatiles et mentaux, d'observation des éléments, de glissements de sens et d'extrapolation. Bourgault aime citer méridiens et longitudes, positions de navigation, points cardinaux. Son œuvre se fait le carnet de bord d'une dynamique à retrouver par des croisements, des énergies et des procédures à réactualiser pour soi. Entre la mer et l'eau douce, nous nous embarquons avec lui vers d'incertains circuits balisés par cet archipel de blocs de sel. Au centre de la pièce, un abri en contreplaqué avec son lit de camp et ses hublots rectangulaires se fait poste d'observation, ou plutôt de contemplation. Sur un écran devant nos yeux s'imprime en boucle le ruban noir serpentant ce qui pourrait être un improbable itinéraire. Une bande-son distille paillements de mouettes, bips de sonar et fracas des vagues. Propulsé par quelques indices évoquant la force des éléments naturels, le tracé s'ouvre à partir de ces signes abstraits où subsistent un souvenir de substance, un rappel de la nature comme instance, vers une perception du concret s'affinant aux frontières du vide. Ce transbordement maritime et poétique s'élargit, tout horizon, vers une réflexion même sur l'aventure de la création, bien sûr considérée sous l'angle de la métaphore du voyage et de la traversée.

Dans l'autre salle, Montreal Sound Matter réunit huit créateurs sonores partis à la cueillette des bruits urbains. Le résultat



Une partie de l'installation de Pierre Bourgault à la fonderie Darling

de ces «tournages sonores» est une installation sonore collective dans une pièce obscure sous la houlette de son directeur artistique, Francisco Lopez. Alerter: voilà une «écoute que coûte» en éveil.

PHOTOGRAPHIES DE RENÉE BORDUAS

Maison Paul-Émile Borduas,
621, chemin des Patriotes Nord,
Mont-Saint-Hilaire,
tél.: 450 536-3033.

La maison de Paul-Émile Borduas, bâtie par le peintre et terminée en 1945, pourrait à la fois s'apparenter aux pavillons de banlieue de l'époque et à l'architecture moderniste des années 30: Rietveld, Le Corbusier, alliés à un soupçon d'Art Déco tardif. Datant de 1937, dessinés et fabriqués par des étudiants de l'École

Entre la mer et l'eau douce,
nous nous embarquons avec Bourgault
vers d'incertains circuits
balisés par cet archipel de blocs de sel

du meuble, des meubles nous y rappellent l'une des facettes de l'enseignement de l'auteur de *Refus global*. Borduas y exposa à plusieurs reprises au début des années 50, tandis que nombre de présentations furent consacrées aux dessins d'enfants. Longtemps resté secret, ce lieu émuvent s'ouvre au public.

Dans cette maison chargée des souvenirs de son enfance, Renée

Borduas, fille du peintre, expose des photographies marquées par les mouvements et les reflets de l'eau et de la lumière, ailleurs par des points de vue sur des rochers avec leurs strates géologiques. Précaires, les reflets de lumière éphémères au fil de l'eau contrastent avec la stabilité des parois de roc. Deux échelles, deux perceptions du temps s'affrontent ou se répondent.

DÉJÀ VU

Musée régional de Rimouski.
Commissaire: Bernard
Lamarche.
Jusqu'au 10 septembre.
Tél.: 418 724-2272.

Hockey. Montrant un joueur du Canadien, l'exposition s'ouvre sur une gravure du début des années 70 de Serge Lemoine. Chez Lemoine, les éclats tricolores cernent une icône médiatisée du sport et proposent de nouveaux signes de ralliement. Mais de quel joueur s'agit-il? Le numéro 10, était-ce Guy Lafleur?

Quelque part entre les blancs de mémoire et les interstices du «couper-coller», des motifs, des thèmes visuels reprennent du service et se déploient de nouveau en une dissémination féconde. Cette exposition met ainsi l'accent sur le recyclage, la récupération, la citation. Les ar-

tistes présents se réfèrent tout autant à la bande dessinée, à l'imagerie du sport, qu'à la tradition de la peinture d'histoire, du portrait photographique, au patrimoine architectural. Ils proposent une contamination entre la culture populaire et les codes de l'Art et de l'Histoire avec des majuscules.

Avec toujours des joueurs de hockey mais en figurines photographiées, Diana Thorneycroft remet en scène le récit des saints martyrs canadiens. Il est aussi symptomatique qu'une église voisine serve de cadre à l'installation de Martin Boisseau, tandis que François Mathieu revient sur le clocher de cette ancienne nef religieuse qu'est le bâtiment même du musée, placé en collusion dans sa sculpture nacelle avec des capteurs et des antennes paraboliques. Ces alliages, ces manipulations tentent parfois de déterminer une vérité cryptée ou refoulée. Andréa Szilasi reconverit un portrait de Hemingway par Yousuf Karsh, où l'écrivain réapparaît en loup-garou.

Alana Riley met en question la tradition picturale du portrait où l'identité du modèle se révèle à travers ses attributs. Des personnages sont photographiés «en situation», à la fois dans le métier qu'ils exercent et dans celui dont ils rêvaient plus jeunes. Chloé Lefebvre s'attarde aux marques de l'enfance: ballons, nounours, pull en laine détricoté, celui de Superman revu et corrigé en l'aire moderne.

Cet art de la citation et du recyclage évoque une contagion. Quelque chose s'attrape et se retransmet sans se perdre. Les œuvres sollicitent et interrogent des strates résiduelles. Elles proposent en les réarticulant des multiplicités fortifiantes. Dans la lignée des «cadavres exquis» surréalistes, le peintre Max Wyse envoie valser d'une toile à l'autre les mêmes motifs satellisés. En vidéo et sur fond de Led Zeppelin, Dominique Toutant se sert, ironique, d'une réplique de la *Colonne sans fin* de Brancusi comme d'une planche de surf ou d'un étrange faire-valoir polyvalent. Ici, les circulations s'accroissent. S'agit-il d'un hommage ou d'un sabotage? Le déjà-vu iconoclaste de Toutant brouille tout repère.

Collaborateur du Devoir

Black is beautiful

La Fondation Maeght a voulu montrer toutes les possibilités stylistiques, émotives et plastiques de cette «non-couleur» qu'est le noir

LE NOIR

EST UNE COULEUR

HOMMAGE VIVANT

À AIMÉ MAEGHT

Jusqu'au 5 novembre
Fondation Maeght
Saint-Paul-de-Vence, France

MICHEL HELLMAN

Située dans un décor enchanteur des Alpes-Maritimes, à côté du charmant village de Saint-Paul-de-Vence, la Fondation Maeght est un lieu incontournable pour tout amateur d'art qui voyage en Provence. Non seulement cette institution privée, inaugurée en 1964, héberge-elle une des plus importantes collections de peintures, sculptures et gravures du XX^e siècle, mais le site lui-même, avec ses jardins, ses fontaines et ses bâtiments, est un chef-d'œuvre. Quand on visite la Fondation, on pénètre dans un véritable musée à ciel ouvert dans lequel les plus audacieuses créations modernistes du siècle dernier s'intègrent harmonieusement au paysage qui les entoure.

Cette année, la très attendue exposition estivale de la Fondation marque également le centenaire de la naissance d'Aimé Maeght. Pour rendre hommage à ce grand collectionneur, le nouveau directeur, Dominique

Paini, a pris un risque qui a fait couler beaucoup d'encre. Voulant «renouer avec la vocation originelle» de la Fondation, il a décidé d'accorder une place importante à la création contemporaine «actuelle». Résultat: sous le titre vague de *Le noir est une couleur*, il a rassemblé plus de 150 œuvres d'artistes aussi différents que Picasso, Matisse, Braque, Gerhard Richter, Mark Dion, le groupe torontois General Idea et la jeune vidéaste Camille Henrot...

A l'origine, *Le noir est une couleur* était le titre d'une exposition organisée en 1946 par Aimé Maeght dans sa galerie parisienne. Il voulait ainsi définir, durant cette période trouble de l'après-guerre, la «couleur» de son époque. Le noir, associé à la mort, au néant, à l'anarchisme, pouvait aussi devenir, dans les mains de Matisse, Bonnard ou Rouault, le symbole du renouveau, la «paradoxe aurore du XX^e siècle». En regroupant des artistes très célèbres des années 40, 50 et 60 avec des créateurs

Plus de 150
œuvres
d'artistes
aussi
différents
que Picasso,
Matisse,
Braque,
Gerhard
Richter,
Mark Dion,
ou le groupe
torontois
General Idea



M. Damage, une œuvre de Mark Dion

contemporains moins connus du grand public, Dominique Paini a repris cette idée pour montrer toutes les possibilités stylistiques, émotives et plastiques de cette «non-couleur» — et l'inter-

prétation que l'on peut en faire dans le contexte actuel.

Une atmosphère «cinématographique»

Au Québec, on se souvient de Dominique Paini pour les expositions *Hitchcock et l'art* et *Jean Cocteau*, qu'il a organisées et qui ont été présentées au Musée des beaux-arts de Montréal. Pour sa première exposition à la Fondation Maeght, cet ancien directeur de la Cinémathèque française semble avoir voulu recréer cette même atmosphère «cinématographique» qui a caractérisé ces deux expositions. Les œuvres ont été regroupées dans plusieurs salles selon des critères stylistiques qui rappel-

lent, selon ses propres mots, «le montage d'un film».

Si le résultat est intéressant (il y a là des tableaux remarquables que l'on voit rarement), le parcours demeure très touffu et l'organisation, assez ambiguë. Le spectateur a souvent du mal à comprendre les associations, et les textes présentés dans les différentes salles ne facilitent pas la compréhension du sujet.

Néanmoins, cette exposition ambitieuse montre une volonté de transformer les habitudes de la Fondation Maeght, et la luminosité du Midi en fait encore plus ressortir l'originalité...

Collaborateur du Devoir

Biennale
du dessin

Du 16 juin au
17 septembre

Marie-France Cournoyer
Élaine Despins
Ariane Dubois
Élise Dumais
Élizabeth Dupond
François Gauthier
Vivian Gottheim
Michel Lancelot
Renée Lavallante
Serge Marchetta
Marie-Ève Martel
Guylaine Nadeau
Nancy Perron
Jean-François Provost
Beata Tyralla
Svetla Velikova

Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire
150, rue du Centre-Civique
450-536-3033 • www.mamsh.qc.ca

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

Encore quelques places...

30 août - Québec Clarence Gagnon

17 et 24 septembre - Montréal

Conférences sur l'arbre dans l'art
et visite de l'Arboretum du Jardin botanique

15 octobre - Granby Photo, sculpture et nature

www.lesbeauxdétours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Culture

PHOTOGRAPHIE

Des photos plein la rue

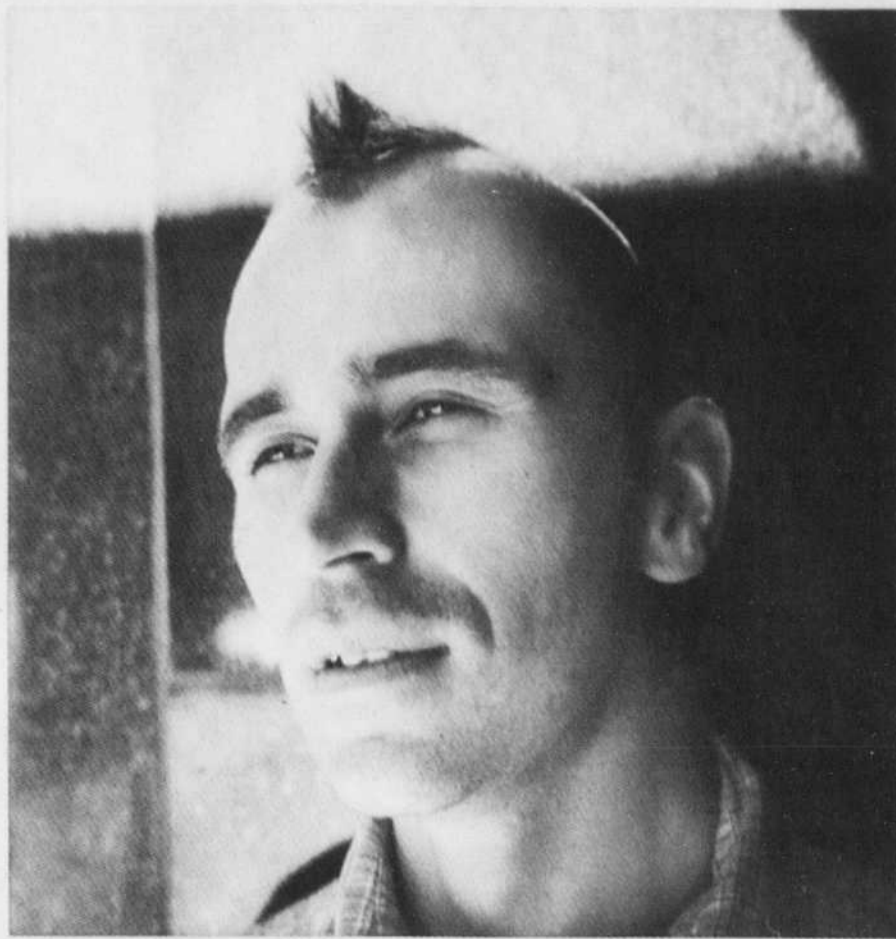
Est-ce parce qu'ils se sentent coupés du monde ou pour conquérir de nouveaux publics? Une chose est certaine, du théâtre aux arts visuels, les artistes sont de plus en plus nombreux à sortir des galeries pour investir les rues et forcer les rencontres. Regards sur une belle initiative du genre dans le domaine de la photographie.

ISABELLE PORTER

Québec — L'artiste montréalais Romeo Gongora a passé six semaines avec un couple d'immigrants dans la cinquantaine pour créer avec eux un film de fiction qu'on pourra regarder dans la rue Saint-Joseph, la Main du nouveau quartier Saint-Roch à Québec. À travers la fenêtre d'un immeuble, on les verra évoluer dans leur salon, dans leur chambre à coucher. La photoreporter Caroline Hayeur et sa collaboratrice Mylène Bergeron ont demandé à des ados vivant dans un HLM de photographier des lieux où ils se sentent «chez eux». On les verra posant avec leurs œuvres sur de grandes photos dans d'autres vitrines de la même rue.

Sans qu'on le leur demande, les artistes invités (aussi Benoît Aquin, Murielle Dupuis Larose, Ken Lum, James Partaik & Blair Taylor, Eva Quintas & Paule Belleau, L'Atelier de la mezzanine, Henri Louis Chalem et Les Fermières obsédées) ont tous créé des œuvres sur des gens qui cherchent leur place dans la ville. Des immigrants, des adolescents, des marginaux... des fumeurs. Dès lors, personne ne s'étonnera d'apprendre que cet événement qui débute vendredi prochain s'intitule *Habiter*.

«Les artistes sont des interfaces, des fenêtres entre les gens et leur monde», résume Giorgia Volpe, la jeune commissaire de cet événement organisé par le centre VU de Méduse et son responsable André Gilbert. La photographie est loin d'être la spécialité de cette artiste d'origine brésilienne, connue davantage pour ses installations textiles. Mais tout son art tourne autour des rencontres. L'an dernier, à la Biennale



st-Roch will never Die...

Benoît Aquin, comme tous les artistes invités pour l'événement *Habiter*, a créé des œuvres sur des gens qui cherchent leur place dans la ville.

du lin de Deschambault, elle avait réuni des dizaines de femmes du coin autour d'une table pour tisser une œuvre collective. Cet été, dans le cadre du projet *Les Convertibles* (des artistes convertissant des autobus scolaires en œuvres d'art public), elle fait du tricot avec les dames de Portneuf pour préparer son bus aux froides nuits d'hiver.

La rue: lieu de rencontres et de confrontations
À Québec, le quartier Saint-

Roch la fascine. «Quand je suis arrivée à Québec en 1997, la Basse-Ville, c'était la désolation. C'a tellement changé depuis.» Pour le mieux, conviennent la plupart des gens, mais avec une pointe d'inquiétude quand même. «La population qui habitait ici à cette époque, où est-elle maintenant?»

Saint-Roch, c'est certes le quartier des artistes, mais c'est aussi un quartier pauvre où s'est installée une belle boutique Hugo Boss et où un homme d'affaires se proposait, la semaine dernière, d'organiser un défilé de Hummer...

«C'est un quartier en transition, remarque André Gilbert, ça fait toujours d'excellents laboratoires. La rue Saint-Joseph où nous allons présenter les œuvres incarne un paquet de contradictions de Québec. C'est la rencontre entre les pauvres et les riches, les artistes et les fonctionnaires. C'est un microcosme avec

plein de confrontations, de choses non résolues.»

L'entrevue se déroule justement au restaurant du complexe Méduse, sur la falaise qui sépare la Haute et la Basse-Ville. Point de ralliement des artistes en arts visuels et médiatiques, le restaurant est de plus en plus visité par des fonctionnaires et d'autres travailleurs du quartier.

Du restaurant aux espaces en galerie sis dans le complexe, il y a certes plus d'un pas à faire. D'où la pertinence de sortir les œuvres des cimaises et d'aller à la rencontre des gens dans la rue.

Collaboratrice du Devoir

HABITER

À compter de vendredi et jusqu'au 1^{er} octobre
Rue Saint-Joseph, entre les rues Du Pont et Caron.
Rens: www.meduse.org/vuphoto

LOSIQUE

SUITE DE LA PAGE 1

essoufflée, dépassée par le rendez-vous de Toronto, le FFM n'a pas changé de cap: fenêtre cinématographique sur le monde, peu de grandes vedettes, un volet compétitif, un président pas commode et surtout le public, son grand atout.

N'empêche: l'an dernier, au milieu de la confusion générale, ce public fidèle avait maigri du tiers. On s'étonnait d'ailleurs qu'il n'ait pas déserté le navire tout à fait. Danièle Cauchard, vice-présidente du FFM, se dit persuadée que le tiers manquant sera de retour au poste cette année. «L'an dernier, le FFM avait créé une confusion dans les esprits. Cette saga fut du début à la fin une aberration totale.»

Bras de fer

Trentième édition, soit, mais peut-être chant du cygne, si les cordons des bourses des institutions restent noués. Rock Demers, président du comité du 30^e anniversaire du FFM, ne manie pas la langue de bois: «Deux années sans subventions, c'est trop. Serge Losique sera obligé de lâcher prise s'il ne reçoit plus rien. Mais ça n'a pas de bon sens qu'une institution culturelle irremplaçable puisse sombrer ainsi. L'expertise, les contacts, la confiance des communautés cinématographiques et des vendeurs à travers le monde sont irremplaçables. Tout ça s'est construit sur le long terme.»

Il assure que la façon dont le FFM a été traité a révolté la communauté internationale et contribué à lui fournir des œuvres intéressantes. «Ce sera une très bonne édition, vous allez voir.»

Le producteur ne se fait quand même pas d'illusions: «Cette 30^e édition du festival ne pourra avoir tout l'éclat souhaité, autant de vedettes et d'invités, sans fonds de l'État.»

Jusqu'à la dernière minute, les dirigeants du rendez-vous ont cru que les institutions changeraient d'idée et ouvriraient leurs coffres. Le manque de subventions publiques entre directement dans le flanc du sous-titrage des films. Plusieurs d'entre eux, même en compétition, seront comme l'an dernier projetés uniquement en langue anglaise. Au grand dépit des francophones unilingues. «Parfois, on se demande si les institutions possèdent une sensibilité culturelle... lance dans un soupir Danièle Cauchard. Il n'est question que de retombées économiques...»

Le comité du 30^e anniversaire n'a pas chômé de son côté: célébrations entourant la cérémonie d'ouverture, colloque sur le cinéma québécois, films de rue tournés avec le public, etc. Le petit état-major a dégoté des commanditaires, embauché une trentaine

de nouveaux bénévoles pour encadrer les invités. Depuis si longtemps le FFM se fait reprocher la piètre qualité de son accueil. Mieux vaut tard que jamais...

Danièle Cauchard, la vice-présidente du FFM, refuse de croire que les fonds publics leur seront encore refusés l'an prochain. «Je suis toujours en train de me demander ce qu'on nous reproche exactement, dit-elle. Notre créneau est celui de l'ouverture sur le monde, de la diversité culturelle, avec de plus en plus un ancrage auprès des premières œuvres. Et ça correspond aux goûts du public. Alors?»

N'empêche que de nombreux bras de fer ont opposé le FFM au milieu. Arrogance, immobilisme, manque de dynamisme, les reproches ont fusé ces dix dernières années. Et ces dates si proches de la manifestation de Toronto... «Trouvez-en, des nouvelles dates, lance Danièle Cauchard. Les calendriers sont tricotés si serrés qu'on ne peut plus déplacer les rendez-vous établis.»

Rock Demers a toujours soutenu le FFM. Pour son ancrage dans la communauté cinéphilique avant tout, précise-t-il. «Il est reconnu sur l'arène internationale pour avoir ouvert deux grandes portes au cours des 20 dernières années: celle de la Chine et celle de l'Iran, dont il s'est acquis la fidélité. Montréal et Toronto sont deux manifestations complètement différentes. À Toronto, les films américains prennent la vedette et font de l'ombre aux autres. Montréal est un meilleur tremplin pour les œuvres indépendantes. Et on irait s'en débarrasser? Non.»

Le producteur assure qu'en septembre, le FFM connaîtra des changements importants. Et que les institutions devront l'appuyer. La saga continuera.

«S'il y aura un 31^e FFM? Mais pourquoi pas?», demande Danièle Cauchard.

Et c'est reparti...

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Serge Losique



CAROLINE HAYEUR

Détail d'une photo de Caroline Hayeur

FONDATION DEROUIN PRÉSENTE
LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN
SENTIERS D'ART • PERFORMANCES • CONFÉRENCES • RÉCITAUX
À VAL-DAVID du 5 août au 24 septembre 2006
ALLOUJOURD'HUI: LA POÉSIE AU COEUR DE LA FORÊT avec Louis Hamelin, 15 h.
26 août: rencontre avec Danièle Lagacé, 15 h.
OUVERT les SAMEDIS et DIMANCHES de 10 h à 18 h
www.fondationderouin.com

Alfred
PELLETTI
Œuvres d'Alfred PELLETTI
PIÉLER, BORDUAS, BRANDTNER, COBURN, COSGROVE, CULLEN, FORTIN, GAGNON, HÉBERT, HERVARD, HULGATE, JACKSON, LALIBERTÉ, LYMAN, MAY, MUHLSTOCK, PILOT, RICHARD, SAVAGE, SEATH, SURREY, SUZOR-COTÉ, WALKER
La Modernité
an
Du dimanche 14 mai au dimanche 3 septembre 2006
Musée d'art contemporain des Laurentides
101, place du Curé-Labelle
Saint-Jérôme
T 450 432 7171
www.museelaurentides.ca
Heures d'ouverture: du mardi au dimanche de 12 h à 17 h

AFRIQUE L'ART DES FORMES
Vernissage LE SAMEDI 19 AOÛT À 14 heures
JUSQU'AU 30 SEPTEMBRE 2006
GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent, (nord de Fairmount), local 100, Montréal (Québec) H2T 1S1
www.galeriesimonblais.com (514) 849-1165
Horaire d'été: Du mercredi au samedi de 11h à 17h

BAIE-SAINT-PAUL
Identités et remplacements
24^e SYMPOSIUM international d'art contemporain
Du 4 AOÛT au 4 SEPTEMBRE 2006
Jacques Baril / Québec
Guy Blackburn / Québec
Martin Bureau / Québec
Cindy Dumais / Québec
Éric Gagnon / Québec
César Saez et son équipe internationale / Québec-Hollande-Ontario
Mathieu Léger / Nouveau-Brunswick
Daniel Oxley / Ontario
Maria Eugenia Poblete / Chili
Alain-Martin Richard / Québec
Boran Richard / Québec
INVITÉS SPÉCIAUX: BGL
Carole Simard-Lafamme
Direction artistique: Guy Sioui Durand
Samedi 19 août à 14h
Dimanche 20 août à 14h
L'art Action des Femmes
- Claudine Cotton
- Les Fermières Obsédées
(Annie Baillargeon, Eugénie Cliche, Catherine Plaisance)
- Woman with Kitchen Appliances
- Marilou Desbiens
Jeudi 24 août
Les 4 à 7 du directeur
- Martin Bureau, artiste et son groupe du projet Schrefferville avec Jeff Dugas et Luc Renaud
- le Off Pan | Peinture de Québec
Samedi 26 août dès 13h
Voir et lire l'art
- Lectures publiques de la revue Vie des Arts au Centre d'exposition
- Présence d'autres revues d'art à l'aréna
Dimanche 27 août dès 13h
Voir et lire l'art
- Lectures publiques de la revue Vie des Arts au Centre d'exposition
- Présence d'autres revues d'art à l'aréna
- Conférence de François Dion, directeur du Centre d'information Artexa, à 15h à l'aréna
CORPORATION DU CENTRE D'ART DE BAIE-SAINT-PAUL
SITE DU SYMPOSIUM: 11, rue Forget
ADM: 23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 2J2
T. (418) 435-3681 F. (418) 435-6269
www.symposium-baiesaintpaul.com

FONDATION DEROUIN
OFFRE D'EMPLOI
Commissaire du Symposium international d'art In Situ
Été 2007 - Thématique: Le Voyage
Nature de l'emploi: Commissaire dynamique, innovateur(trice) dans l'art In Situ et des événements avec le public.
• Travail avec comité de programmation au choix des artistes.
• Travail avec les artistes sur le territoire.
Exigences: 3 ans d'expérience dans le domaine de l'art contemporain, connaissances du milieu des communications et intérêt pour la médiation culturelle.
Langues parlées et écrites: Français, anglais et espagnol (facultatif).
Inscription: Curriculum vitae accompagné d'une lettre d'intérêt (min. 1 page / max. 3 pages).
Date limite d'inscription: le 30 septembre 2006.
Faites parvenir votre demande par la poste ou par courriel à:
Fondation Derouin
Responsable à la coordination
1303, Montée Gagnon
Val-David (QC) J0T 2N0
info@fondationderouin.com
www.fondationderouin.com

4 dimanches,
4 expériences archéologiques
6, 13, 20 et 27 août 2006
20 août
Trucs et trouvailles
Animation par des archéologues
Musée Marguerite-Bourgeoys
400, rue Saint-Paul Est, Veaux-Montréal
514 282 8670
www.marguerite-bourgeoys.com
Métro Champ-de-Mars
Curieux dimanches
4 dimanches, 4 expériences archéologiques, 6, 13, 20 et 27 août 2006

Cinéma



ENTREVUE

Le tandem d'enfer de *Changement d'adresse*

ODILE TREMBLAY

On a rencontré le cinéaste français Emmanuel Mouret et son actrice Frédérique Bel dans une auberge située près du parc Lafontaine. Drôle de duo. Lui, avec son léger accent marseillais et ses airs timides. Elle, au charme comique qui lui sort par les oreilles, piquante, extravertie. Ces deux-là constituent un tandem d'enfer au cinéma.

Dans le film *Changement d'adresse*, leur couple de colocataires a fait un malheur à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes. Après la projection, une ovation interminable les a laissés tout bas. La critique les a encensés aussi. Certains ont trouvé que cette comédie romantique moderne et épique chevauchait l'univers de Rohmer et celui de Woody Allen.

Ni l'acteur-cinéaste ni la blonde interprète n'avaient eu le temps de voir venir leur petit triomphe sur la Croisette. Le film fut tourné en février avec un budget de famine (moins d'un million d'euros), sans l'appui de chaînes télé, monté en mars et prémonté en avril. Hop là! *Changement d'adresse* sortait du four tout chaud à Cannes en mai. L'affiche n'était même pas prête.

Ensuite, leur petit film indépendant a fait son chemin en France, où il est à l'affiche depuis le mois de juin. Cent cinquante mille entrées à ce jour, en plus d'être vendu dans plusieurs pays. Pas mal pour un petit film né de l'urgence, sans aucune tête d'affiche.

Frédérique Bel est un drôle d'oiseau. Longue blondinette à la personnalité fougueuse, un temps mannequin lingerie pour Dior, un temps visage de pubs télévisées, elle s'est surtout fait connaître en France à Canal+ à travers son personnage de «dumb blonde» plus sottise que nature à *La Minute Blonde*, une série de sketches érotico-débiles qui ont amusé la galerie. Des petits rôles comiques ici et là s'étaient ajoutés à sa feuille de route.

Quant au scénario de *Changement d'adresse* lui est arrivé entre les mains, elle n'a eu de cesse d'obtenir ce rôle de colocataire romantico-folichonne. Il était temps d'élargir son registre. «Les gens commencent à me prendre vraiment pour un clone de Paris Hilton, dit-elle. *Changement d'adresse* avait de l'émotion, de la profondeur. Je savais que le personnage était pour moi.»

Emmanuel Mouret n'était pas convaincu par sa prestation. Qu'à cela tienne! «Il a fallu que je m'adapte à ses désirs, que je pose ma voix. Je l'ai convaincu en me transformant pour entrer dans son univers», confie la blonde déterminée.

Quant au jeune cinéaste qui l'a mise en scène, le voici désormais conquis: «Elle possède un très fort potentiel comique et accepte de jouer les ingénues comme les femmes sexy.»

Une intimité avec le spectateur

Emmanuel Mouret n'a pas atterri à Cannes comme un ovi. Son long métrage précédent, *Vénus et Fleur*, fable féminine sur l'amour et le bonheur, avec Marseille pour toile de fond, avait eu également les honneurs de la Quinzaine des réalisateurs en 2004. Il écrit lui-même ses scénarios, avait pondu quelques films, courts, moyens, longs métrages, dont *Laissons Lucie faire*, où il se dépeignait en 2000 en jeune homme candide aux côtés de Marie Gillain. Déjà son personnage tout en gaffes et en rougissements prenait vie.

Il admire Buster Keaton, Charlie Chaplin, Jacques Tati, Sacha Guitry. «Quand j'ai commencé à jouer dans mes films, c'était pour suivre leurs traces, dit-il. Mais aussi pour créer une complicité, créer une intimité avec le spectateur.»

Changement d'adresse aborde l'univers amoureux contemporain, avec les chassés-croisés d'usage. C'est aussi un film sur la maladresse, les voix qui balbutient, les pieds qui s'enferment. «La maladresse est constitutive de moi», précise le cinéaste. Dans la peinture des rapports amoureux, elle montre la difficulté de s'adapter à des situations où personne ne peut être à l'aise de toute façon. Les aspects héroïques des grands maladroits du cinéma l'enchantent. «Ce sont des gens qui tombent, se relèvent, sans jamais blâmer les autres pour leurs ennuis.»

Emmanuel Mouret, désormais lancé comme une balle au royaume du cinéma français, estime procéder de la comédie classique, elle-même issue du théâtre. Il jongle d'ailleurs avec l'idée d'adapter *Changement d'adresse* à la scène.

Pour l'heure, il planche sur un nouveau scénario sentimental, sensuel et mélancolique, dans lequel il est question que Frédérique Bel joue de nouveau.

«J'aime faire des films indépendants qui sont aussi des divertissements, des œuvres qui chevauchent les frontières.»

Et pourquoi un cinéma sentimental? «Parce que, comme disait Truffaut: J'aime faire faire de jolies choses à de jolies femmes.» Et puis parce que je suis un grand sentimental, bien entendu.»

Le Devoir



Changement d'adresse, d'Emmanuel Mouret: un cinéma qui évoque des maîtres passés mais rarement les tics d'aujourd'hui. SOURCE K-FILMS AMÉRIQUE

L'amour, ça déménage!

CHANGEMENT D'ADRESSE

Réalisation et scénario: Emmanuel Mouret. Avec Emmanuel Mouret, Fanny Valette, Frédérique Bel, Dany Brillant, Ariane Ascaride. Image: Laurent Desmet. Montage: Martial Salomon. Musique: Franck Sforza. France, 2006, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les films d'Emmanuel Mouret (*Laissons Lucie faire*, *Vénus et Fleur*) suscitent les mêmes comparaisons, allant de Woody Allen à Eric Rohmer en passant par François Truffaut (la période Antoine Doine): dialogues pétillants, quiproquos multiples, interprètes au profil atypique et simplicité (apparente) de la mise en scène.

C'est sans doute ce que l'on retiendra de *Changement d'adresse*, une comédie sentimentale où le cinéaste tient la première place des deux côtés de la caméra. Et peu importe sa position, il le fait avec une touchante modestie, totalement au service de ce récit délicieusement romantique, un marivaudage qui assume sa grande part d'invéraisemblances et ne manque pas de répliques savoureuses pour nous le prouver.

Avec son physique de fils de bonne famille, éternel veston sombre et foulard à l'avenant, David (Mouret) ressemble davantage à un étudiant de la Sorbonne qu'à un provincial débarqué à Paris pour y poursuivre sa carrière de corniste. À la recherche d'un appartement, il fait la connaissance d'Anne (Frédérique Bel, digne héritière, ou tendre rivale, d'Arielle Domsbale...), une jolie fille déléguée qui l'invite à habiter chez elle. Comme colocataire. Il y a tout de même une part de séduction dans leurs rapports et,

après une première incartade sexuelle, qu'ils affirment regretter, ils n'en finissent plus de confier à l'autre leurs difficultés amoureuses.

Anne est tombée sous le charme d'un client (que l'on ne verra jamais) de sa boutique de photocopies tandis que David craque pour une de ses élèves, Julia (Fanny Valette, à la fois silencieuse et remarquablement expressive), dont la mère (Ariane Ascaride dans un exquis contre-emploi de bourgeoise) ne cesse de regretter l'attitude trop sérieuse. Les efforts déployés par David pour séduire Julia seront nombreux, observés et commentés avec une finesse surprenante par Anne, mais il suffira d'une seule rencontre pour provoquer un fatal, et pourtant bénéfique, changement d'adresse.

Une charmante fantaisie

Maîtrisant l'art des dialogues avec une efficacité redoutable (rarement la timidité fut-elle aussi volubile!), jonglant avec des rebondissements savamment

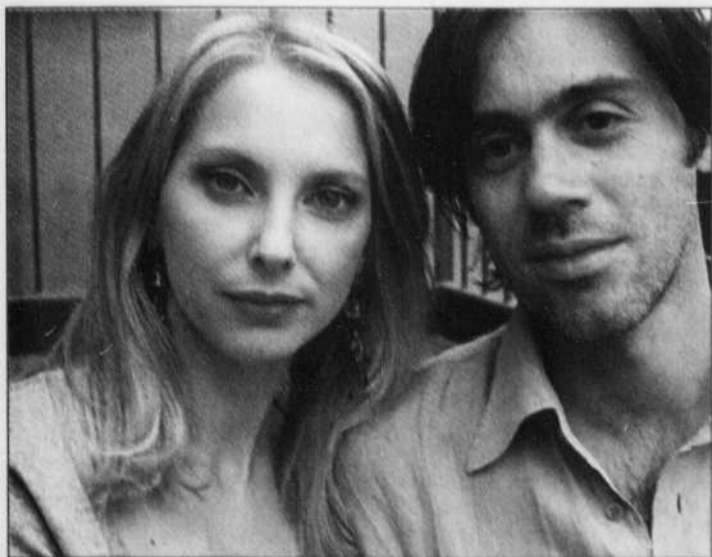
commentés, Emmanuel Mouret se paie ici une charmante fantaisie (c'est ainsi qu'il décrit son film), un petit conte amoral d'une élégance irréprochable. Certes, ses personnages sont parfois de véritables moulins à paroles, paralysant quelque peu leur humanité, et ils sont si pleins d'esprit que l'on a du mal à ne pas voir la main pesante du scénariste.

Changement d'adresse multiplie les situations équivoques, mais jamais le réalisateur ne cherche à amplifier des effets déjà comiques (dont la présence du chanteur Dany Brillant en séducteur impénitent) ou mélancoliques. Son double cinématographique, dont la démarche ressemble à celle d'un Charlot intello et franchouillard, subit les événements avec une attitude impassible qui nous fait osciller entre rire et larmes. Il suffit de le voir, tout penaud, sortir d'un parc au crépuscule, pour rigoler de sa dernière débâcle amoureuse.

Ceux qui ont vu, et ils sont trop rares, *Vénus et Fleur* seront de nouveau conquis par le ro-

manticisme décalé de ce jeune réalisateur, dont le cinéma évoque des maîtres passés mais rarement les tics d'aujourd'hui. Même le Paris qu'il décrit, celui des cafés et des petits intérieurs décorés avec goût, dégage un joli parfum de nostalgie, autre ingrédient irrésistible de cette histoire de boîtes à défaire et de nobles sentiments mis en boîtes.

Collaborateur du Devoir



La comédienne Frédérique Bel et le réalisateur Emmanuel Mouret

«Helena Bonham Carter est magnifique et extraordinaire de simplicité»
L'Express - La Presse

«Dialogue intelligent, subtil, bien écrit et bien joué»
E. Plante - Le

AARON ECKHART
HELENA BONHAM CARTER
CONVERSATIONS WITH OTHER WOMEN
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
Il y a deux côtés à chaque histoire d'amour

À L'AFFICHE!

CINÉMA
SEMAINE DU 19 AU 25 AOÛT 2006

Les **NOUVEAUTÉS** et le **CINÉMA** en résumé, pages **4 à 6**

La liste complète des **FILMS**, des **SALLES** et des **HORAIRES**, pages **7 à 15**

dans **L'AGENDA culturel**

★★★★★
Journal de Montréal - The Gazette - Le Devoir

NATHALIE BAYE JALIL LESPERT
le petit lieutenant

STUDIO CANAL UN FILM DE XAVIER BEAUVOIS metropole

13 **Présentement à l'affiche!**

CINÉMAS FORTUNE PARISIEN CINÉMA Beaubien EX-CENTRIS CINÉMA LE CLAP

K-FILMS AMÉRIQUE présente
CANNES 2006 QUINZAINE DES RÉALISATEURS

«Eric Rohmer meets Woody Allen.»
WIRETY à Cannes

«Une comédie brillante à la Marivaux... un joli film français... triomphe d'anthologie... brillante révélation... 1000 personnes ont ri avant de faire un triomphe à l'équipe.»
LA PRESSE, Louis-Bernard Robitaille au Festival de Cannes

«Quiproquos équivoques et jeux de mots laciniens... sorte d'Eric Rohmer décontracté.»
PREMIÈRE

FANNY VALETTE, FRÉDÉRIQUE BEL, DANY BRILLANT, ARIANE ASCARIDE
CHANGEMENT D'ADRESSE
EMMANUEL MOURET

PRÉSENTMENT À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS CINÉMA Beaubien SHERBROOKE

PALMARÈS DVD
ARCHAMBAULT
RÉSULTATS DES VENTES : Du 6 au 14 août 2006

FILM/ TÉLÉSÉRIE

- INSIDE MAN
- V FOR VENDETTA
- PRISON BREAK Complete Season 1
- PIRATES OF THE CARIBBEAN SAMANTHA OUPS! Volume 1
- DR. LUCILLE
- FRESH PRINCE OF BEL AIR Complete Season 4
- CAMERA CAFÉ Saison 3
- HARRY POTTER AND THE GOBLET OF FIRE
- FINAL FANTASY VII: ADVENT CHILDREN

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- PINK FLOYD P.U.L.S.E.
- JAMES BLUNT Chasing Time: Bedlam...
- ELVIS PRESLEY '68 Comeback
- STAR ACADÉMIE 2005
- ELVIS PRESLEY Aloha From Hawaii
- IAN ANDERSON Plays Orchestral Jethro Tull
- JAMEL DEBBOUZE 100% Debbouze
- IVO POGORELICH Récital Bach Scarlatti...
- TRYO Au cabaret sauvage
- GAD ELMALEH L'autre c'est moi